Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choisies

Mises En Vers

La Fontaine, J. de

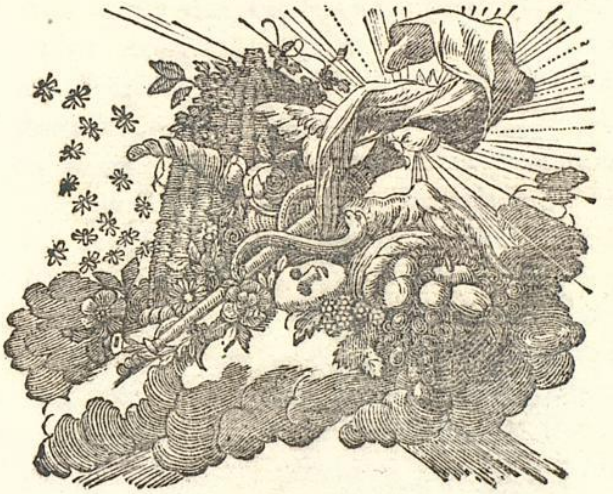
Leiden, 1775

urn:nbn:de:gbv:45:1-1161

Visual Library

FABLES CHOISIES, MISES EN VERS PAR *J. DE LA FONTAINE.*

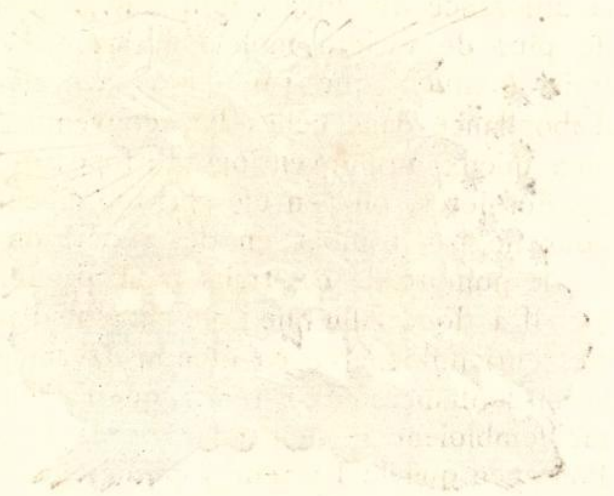
TOME QUATRIEME.



A LEIDEN,
CHEZ LUZAC & VAN DAMME,

MDCCLXXV.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

AVERTISSEMENT

Imprimé pour la premiere fois en 1678.

Voici un second Recueil de Fables que je préfente au Public. J'i jugé à propos de donner à la plûpart de celles-ci un air & un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premieres, tant à cauſe de la différence des ſujets, que pour remplir de plus de variété mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ai ſemés avec aſſez d'abondance dans celles-là, convenoient bien mieux aux inventions d'Eſope, qu'à ces dernieres, où j'en uſe plus ſobrement, pour ne pas tomber en des répétitions: car le nombre de ces traits n'eſt pas infini. Il a donc fallu que j'aye cherché d'autres enrichiſſemens, & étendu davantage les circonſtances de ces récits, qui d'ailleurs me ſembloient le demander de la ſorte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde, il le reconnoîtra lui-même: ainſi je ne tiens pas qu'il ſoit néceſſaire d'en étaler

ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai par reconnoissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage Indien. Son Livre a été traduit en toutes les Langues. Les gens du pays le croyent fort ancien, & original à l'égard d'Esope, si ce n'est Esope lui-même, sous le nom du sage *Locman*. Quelques-autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai taché de mettre en ces deux dernieres Parties toute la diversité dont j'étois capable. Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un *Errata* : mais ce sont de légers remédes pour un défaut considérable. * Si on veut avoir quelque plaisir dans

---

* La Fontaine avoit raison; & son style perd souvent de sa clarté, de son élégance & de sa force, par la plus légere incorrection. Les Editions multipliées de ses Fables, qui fourmillent de fautes, sans en excepter aucune, sont une preuve de la légitimité de ses craintes, & de la nécessité de son Avertissement. Aussi a-t-on veillé très-soigneuse-

Landesbibliothek Oldenburg

la lecture de cet ouvrage, il faut que chacun faſſe corriger ces fautes à la main dans ſon exemplaire, ainſi qu'elles ſont marquées par chaque *Errata*, auſſi bien pour les premiers Livres, que pour les derniers.

---

ment à la correction de celles-ci, dont ce volume, ainſi que les trois précédens, donneront au Public des témoignages de l'attention redoublée qu'on apporte tous les jours à la perfection de cet Ouvrage.



TABLE
DES
FABLES,
CONTENUES DANS LE
QUATRIEME TOME.

LIVRE SEPTIEME.

FABLE I. *Les Animaux malades de la peste.* pag. 3
FABLE II. *Le mal marié.* 6
FABLE III. *Le Rat qui s'est retiré du monde.* . 8
FABLE IV. *Le Héron.* 10
FABLE V. *La Fille.* 12
FABLE VI. *Les Souhaits.* 14
FABLE VII. *La cour du Lion.* 17
FABLE VIII. *Les Vautours & les Pigeons.* . 19
FABLE IX. *Le Coche & la Mouche.* 21
FABLE X. *La Laitiere & le pot au lait.* . . 23
FABLE XI. *Le Curé & le Mort.* 25

Landesbibliothek Oldenburg

TABLE DES FABLES.

FABLE XII. *L'Homme qui court après la Fortune & l'Homme qui l'attend dans ſon lit.* 27
FABLE XIII. *Les deux Coqs.* 31
FABLE XIV. *L'ingratitude & l'injuſtice des Hommes envers la Fortune.* 33
FABLE XV. *Les Devineresſes.* 35
FABLE XVI. *Le Chat, la Belette & le petit Lapin.* 38
FABLE XVII. *La tête & la queue du Serpent.* 40
FABLE XVIII. *Un Animal dans la Lune.* . 42

LIVRE HUITIEME.

FABLE I. *La Mort & le Mourant.* . . . 45
FABLE II. *Le Savetier & le Financier.* . . 48
FABLE III. *Le Lion, le Loup & le Renard.* . 50
FABLE IV. *Le pouvoir des Fables.* 52
FABLE V. *L'Homme & la Puce.* 55
FABLE VI. *Les Femmes & le Secret.* . . . 56
FABLE VII. *Le Chien qui porte à ſon cou le dîner de ſon Maître.* 58

Landesbibliothek Oldenburg

TABLE DES FABLES.

FABLE VIII. *Le Rieur & les Poiſſons.* . . . 60
FABLE IX. *Le Rat & l'Huître.* 62
FABLE X. *L'Ours & l'Amateur des jardins.* . 64
FABLE XI. *Les deux Amis.* 67
FABLE XII. *Le Cochon, la Chévre & le Mouton.* 69
FABLE XIII. *Tircis & Amarante.* 71
FABLE XIV. *Les obſeques de la Lionne.* . . . 74
FABLE XV. *Le Rat & l'Eléphant.* 77
FABLE XVI. *L'Horoſcope.* 79
FABLE XVII. *L'Ane & le Chien.* 83
FABLE XVIII. *Le Baſſa & le Marchand.* . . . 85
FABLE XIX. *L'avantage de la Science.* . . . 88
FABLE XX. *Jupiter & les Tonnerres.* 90
FABLE XXI. *Le Faucon & le Chapon.* . . . 93
FABLE XXII. *Le Chat & le Rat.* 95
FABLE XXIII. *Le Torrent & la Riviere.* . . . 98
FABLE XXIV. *L'Education.* 100
FABLE XXV. *Les deux Chiens & l'Ane mort.* 102
FABLE XXVI. *Démocrite & les Abdéritains.* 104
FABLE XXVII. *Le Loup & le Chaſſeur.* . . . 106

Landesbibliothek Oldenburg

A MADAME

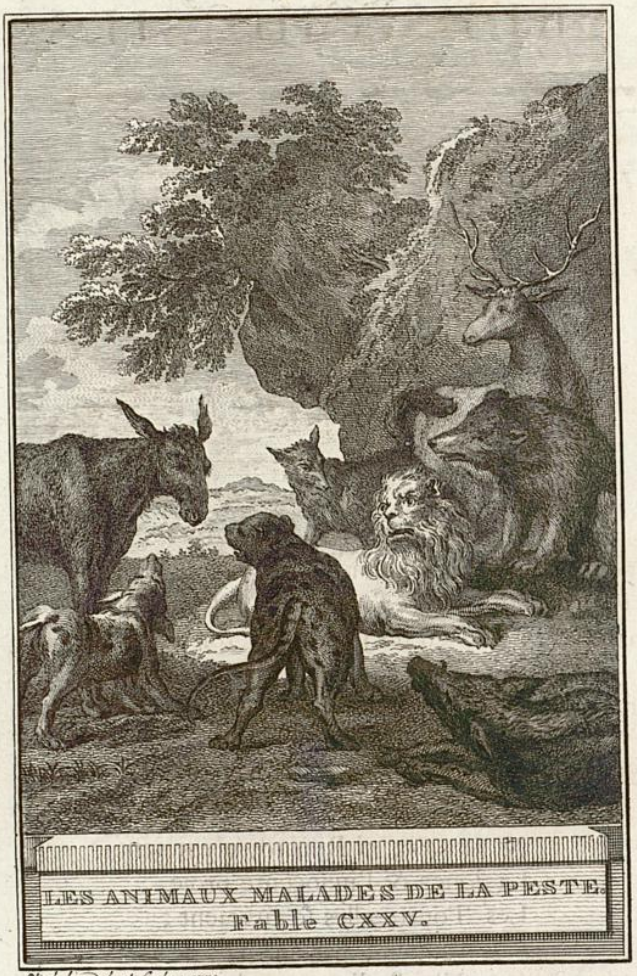
DE MONTESPAN.

L'apologue eſt un don qui vient des Immortels,
Ou ſi c'eſt un préſent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels.
Nous devons, tous tant que nous ſommes,
Ériger en Divinité
Le Sage par qui fut ce bel Art inventé.
C'eſt proprement un charme: il rend l'ame attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui menent à ſon gré les cœurs & les eſprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, ſi ma Muſe
A quelquefois pris place à la table des Dieux,
Sur ſes dons aujourd'hui daignez porter les yeux:
Favoriſez les jeux où mon eſprit s'amuſe.
Le temps qui détruit tout, reſpectant votre appui,
Me laiſſera franchir les ans dans cet Ouvrage:
Tout Auteur qui voudra vivre encore après lui,
Doit s'acquérir votre ſuffrage.

C'eſt de vous que mes vers attendent tout leur prix:
Il n'eſt beauté dans nos Ecrits,
Dont vous ne connoiſſiez juſques aux moindres traces;
Eh! qui connoît que vous les beautés & les graces?
Paroles & regards, tout eſt charme dans vous.
Ma Muſe, en un ſujet ſi doux,
Voudroit s'étendre davantage:
Mais il faut réſerver à d'autres cet emploi,
Et d'un plus grand Maître que moi
Votre louange eſt le partage.
Olympe, c'eſt aſſez qu'à mon dernier Ouvrage
Votre nom ſerve un jour de rempart & d'abri:
Protégez déſormais le Livre favori
Par qui j'oſe eſpérer une ſeconde vie:
Sous vos ſeuls auſpices ces Vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'Univers.
Je ne mérite pas une faveur ſi grande;
La Fable, en ſon nom, la demande:
Vous ſçavez quel crédit ce menſonge a ſur nous;
S'il procure à mes Vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour ſalaire:
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.



Landesbibliothek Oldenburg



LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.
Fable CXXV.

Vinkeles, del. et sculps. 1770.

FABLES CHOISIES.

LIVRE SEPTIEME.

FABLE I.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeller par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux Animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie:
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni Loups, ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proie.
Les Tourterelles se fuyoient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint conseil, & dit: mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis

Pour nos péchés cette infortune :
Que le plus coupable de nous
Se ſacrifie aux traits du céleſte courroux :
Peut-être il obtiendra la guériſon commune.
L'Hiſtoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens.
Ne nous flattons donc point, voyons ſans indulgence
L'état de notre conſcience.
Pour moi, ſatisfaiſant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avoient-ils fait? nulle offenſe :
Même il m'eſt arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut; mais je penſe
Qu'il eſt bon que chacun s'accuſe ainſi que moi :
Car on doit ſouhaiter, ſelon toute juſtice,
Que le plus coupable périſſe.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon roi;
Vos ſcrupules font voir trop de délicateſſe;
Eh bien, manger moutons, canaille, ſotte eſpèce,
Eſt-ce un péché? non, non : vous leur fîtes, ſeigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui, ſur les animaux,
Se font un chimérique empire.
Ainſi dit le renard, & flatteurs d'applaudir.
On n'oſa trop approfondir

Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puiſſances
Les moins pardonnables offenſes.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux ſimples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits ſaints.
L'âne vint à ſon tour, & dit: j'ai ſouvenance
Qu'en un pré de moines paſſant,
La faim, l'occaſion, l'herbe tendre, & je penſe,
Quelque diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue:
Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro ſur le baudet.
Un Loup, quelque peu clerc, prouva par ſa harangue,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier ſon forfait: on le lui fit bien voir.

Selon que vous ſerez puiſſant ou miſérable,
Les Jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

FABLE II.

Le Mal Marié.

Que le bon ſoit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme:
Mais comme le divorce entr'eux n'eſt pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
Aſſemblent l'un & l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vû beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent:
Cependant, des humains presque les quatre parts
S'expoſent hardiment au plus grand des hazards:
Les quatre parts auſſi des humains ſe repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti,
Que de renvoyer ſon Epouſe,
Quérelleuſe, avare & jalouſe.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut;
On ſe levoit trop tard, on ſe couchoit trop tôt:
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre choſe.
Les valets enrageoient, l'Epoux étoit à bout:
Monſieur ne ſonge à rien, monſieur dépenſe tout,
Monſieur court, monſieur ſe repoſe.

Landesbibliothek Oldenburg



LE MAL-MARIÉ. Fable CXXVI.

Vinkeles, del. et sculps. 1770.

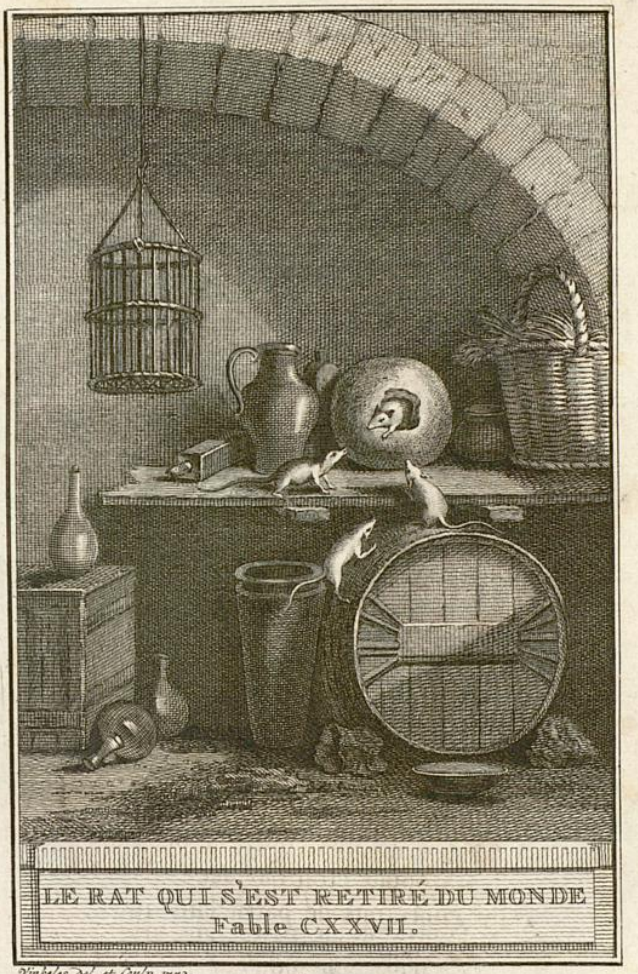
Elle en dit tant, que monſieur à la fin,
Laſſé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ſes parens. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le Mari la reprend. Eh bien, qu'avez-vous fait?
Comment paſſiez-vous votre vie?
L'innocence des champs eſt-elle votre fait?
Aſſez, dit-elle: mais ma peine
Etoit de voir les gens plus pareſſeux qu'ici:
Ils n'ont des troupeaux nul ſouci.
Je leur ſçavois bien dire; & m'attirois la haine
De tous ces gens ſi peu ſoigneux.
Eh, Madame, reprit ſon Epoux tout-à-l'heure,
Si votre eſprit eſt ſi hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au ſoir,
Eſt déjà laſſé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui ſoit jour & nuit avec vous?
Retournez au village: adieu. Si de ma vie
Je vous rapelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puiſſé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous ſans ceſſe à mes côtés.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE III.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Levantins, en leur légende,
Disent qu'un certain Rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude étoit profonde,
S'étendant par tout à la ronde.
Notre hermite nouveau subsistoit là dedans.
Il fit tant des pieds & des dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre & le couvert: que faut-il davantage?
Il devint gros & gras: dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage,
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légere:
Ils alloient en terre étrangere
Chercher quelque secours contre le peuple chat.
Ratopolis étoit bloquée:
On les avoit contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.



LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE
Fable CXXVII.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg



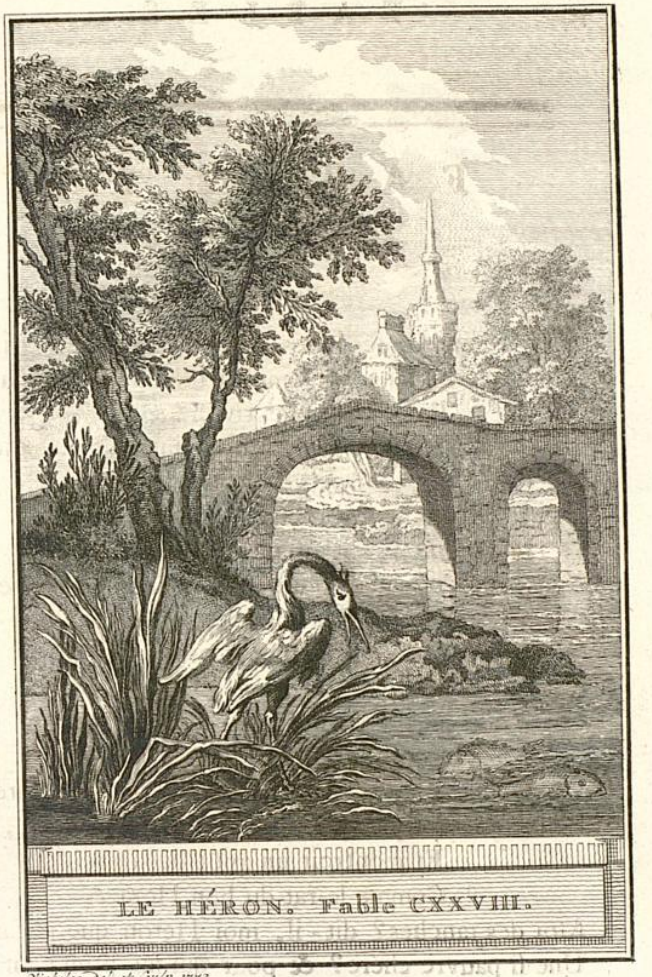
Ils demandoient fort peu, certains que le ſecours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le Solitaire,
Les choſes d'ici-bas ne me regardent plus:
En quoi peut un pauvre reclus
Vous aſſiſter? que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'eſpere qu'il aura de vous quelque ſouci.
Ayant parlé de cette ſorte,
Le nouveau Saint ferma ſa porte.

Qui déſignai-je, à votre avis,
Par ce Rat ſi peu ſécourable?
Un Moine? non, mais un Dervis.
Je ſuppoſe qu'un Moine eſt toujours charitable.

FABLE IV.

Le Héron.

Un jour sur ses longs pieds alloit je ne sçais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il cotoyoit une riviere.
L'onde étant transparente, ainsi qu'aux plus beaux jours,
Ma commere la carpe y faisoit mille tours
Avec le brochet son compere.
Le Héron en eût fait aisément son profit;
Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre;
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit.
Il vivoit de régime; & mangeoit à ses heures.
Après quelques momens l'appétit vint: l'oiseau
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas, il s'attendoit à mieux,
Et montroit un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace.
Moi des tanches? dit-il, moi Héron que je fasse
Une si pauvre chére? & pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.



LE HÉRON. Fable CXXVIII.

Vinkeles, del. et sculp. 1792.

Landesbibliothek Oldenburg



Du goujon! c'eſt bien là le dîner d'un Héron!
J'ouvrirois pour ſi peu le bec! aux Dieux ne plaiſe.
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poiſſon.
La faim le prit: il fut tout heureux & tout aiſe
De rencontrer un limaçon.

Ne ſoyons pas ſi difficiles:
Les plus accommodans, ce ſont les plus habiles.
On hazarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Sur-tout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y ſont pris: ce n'eſt pas aux Hérons
Que je parle: écoutez, Humains, un autre conte.
Vous verrez que chez vous j'ai puiſé ces leçons.

FABLE V.

La Fille.

Certaine Fille un peu trop fière,
Pretendoit trouver un mari
Jeune, bien fait, & beau, d'agréable maniere,
Point froid & point jaloux: notez ces deux points-ci.
Cette Fille vouloit auſſi
Qu'il eût du bien, de la naiſſance,
De l'eſprit, enfin tout: mais qui peut tout avoir?
Le deſtin ſe montra ſoigneux de la pourvoir:
Il vint des partis d'importance.
La Belle les trouvoit trop chétifs de moitié.
Quoi moi? quoi ces gens-là? l'on radote, je penſe;
A moi les propoſer? hélas, ils ſont pitié.
Voyez un peu la belle eſpéce!
L'un n'avoit en l'eſprit nulle délicateſſe,
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là:
C'étoit ceci, c'étoit cela,
C'étoit tout; car les précieuſes
Font deſſus tout les dédaigneuſes.
Après les bons partis, les médiocres gens
Vinrent ſe mettre ſur les rangs.



LA FILLE. Fable CXXIX.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

Elle de se moquer. Ah vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte: ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne.
Grace à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoi qu'en solitude.
La Belle se sçut gré de tous ces sentimens.
L'âge la fit décheoir: adieu tous les amans.
Un an se passe & deux avec inquiétude.
Le chagrin vient ensuite: elle sent chaque jour
Déloger quelques ris, quelques jeux, puis l'amour:
Puis ses traits choquer & déplaire:
Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer: que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage!
Sa précioſité changea lors de langage.
Son miroir lui disoit, prenez vîte un mari:
Je ne sçais quel desir le lui disoit aussi:
Le desir peut loger chez une précieuse:
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais cru,
Se trouvant à la fin toute aise & toute heureuse
De rencontrer un malotru.

FABLE VI.

Les Souhaits.

Il est au mogol des folets
Qui font office de valets;
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois,
Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
Aimoit le maitre & la maitresse,
Et le jardin sur-tout. Dieu sçait si les zéphirs
Peuple ami du démon, l'assistoient dans sa tâche.
Le folet, de sa part, travaillant sans relâche,
Combloit ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légereté
A ses pareils si naturelle :
Mais ses confreres les esprits
Firent tant, que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.



LES SOUHAITS. Fable CXXX.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvége
Prendre le ſoin d'une maiſon
En tout temps couverte de neige;
Et d'Indou qu'il étoit, on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'eſprit dit à ſes hôtes:
On m'oblige de vous quitter,
Je ne ſçais pas pour quelles fautes,
Mais enfin il le faut, je ne puis arrêter,
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une ſemaine.
Employez-la: formez trois ſouhaits, car je puis
Rendre trois ſouhaits accomplis;
Trois ſans plus. Souhaiter, ce n'eſt pas une peine
Etrange & nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance;
Et l'abondance, à pleines mains,
Verſe en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le bled, dans leurs caves les vins:
Tout en creve. Comment ranger cette chevance?
Quels regiſtres, quels ſoins, quel temps il leur fallut!
Tous deux ſont empêchés ſi jamais on le fut.
Les voleurs contre eux comploterent,
Les grands ſeigneurs leur emprunterent,
Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils, l'un & l'autre; heureux les indigens!
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richeſſe.
Retirez-vous, tréſors: fuyez; & toi, Déeſſe,

Mere du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vîte. A ces mots
La Médiocrité revient; on lui fait place;
Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux souhaits étant aussi chanceux
Qu'ils étoient, & que sont tous ceux
Qui souhaitent toujours, & perdent en chimères
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires,
Le folet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir, & qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse:
C'est un trésor qui n'embarrasse point.





Landesbibliothek Oldenburg



LA COUR DU LION. Fable CXXXI.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

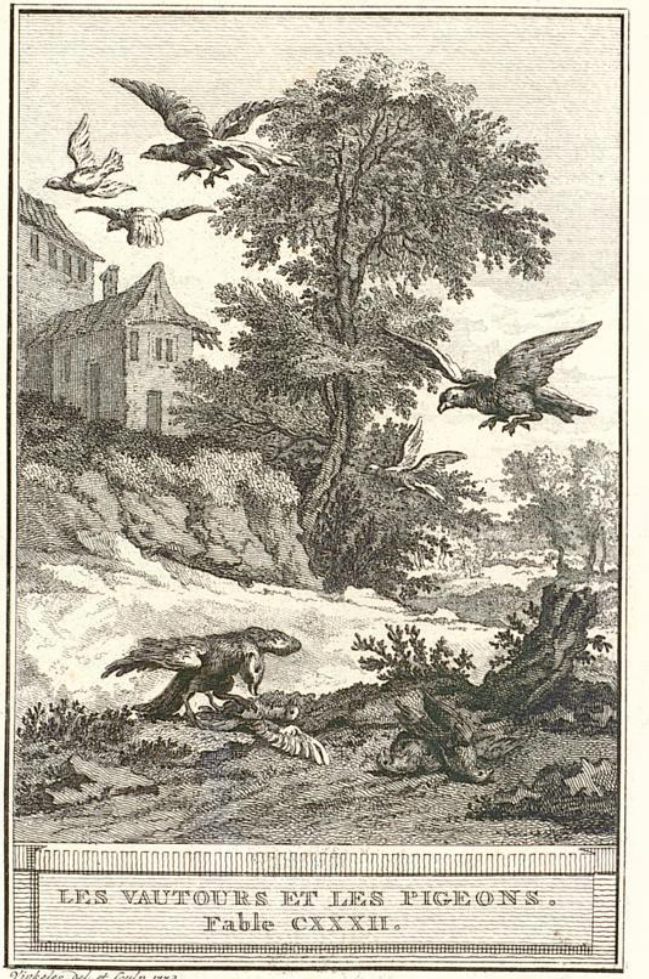
FABLE VII.

La cour du Lion.

Sa majesté Lionne un jour voulut connoître
De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture,
Avec son sceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant, le roi tiendroit
Cour pleniére, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence
Le Prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son louvre il les invita.
Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine:
Il se fût bien passé de faire cette mine.
Sa grimace déplut. Le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire
Le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité;
Et, flatteur excessif, il loua la colere,

Et la griffe du prince, & l'antre, & cette odeur:
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,
Qui ne fût ail au prix. Sa ſotte flatterie
Eut un mauvais ſuccès, & fut encor punie.
Ce monſeigneur du Lion-là,
Fut parent de Caligula.
Le renard étant proche: or ça, lui dit le Sire,
Que ſens-tu? dis-le-moi: parle ſans déguiſer.
L'autre auſſi-tôt de s'excuſer,
Alléguant un grand rhume: il ne pouvoit que dire
Sans odorat: bref il s'en tire.

Ceci vous ſert d'enſeignement.
Ne ſoyez à la cour, ſi vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop ſincére;
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.



LES VAUTOURS ET LES PIGEONS.
Fable CXXXII.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

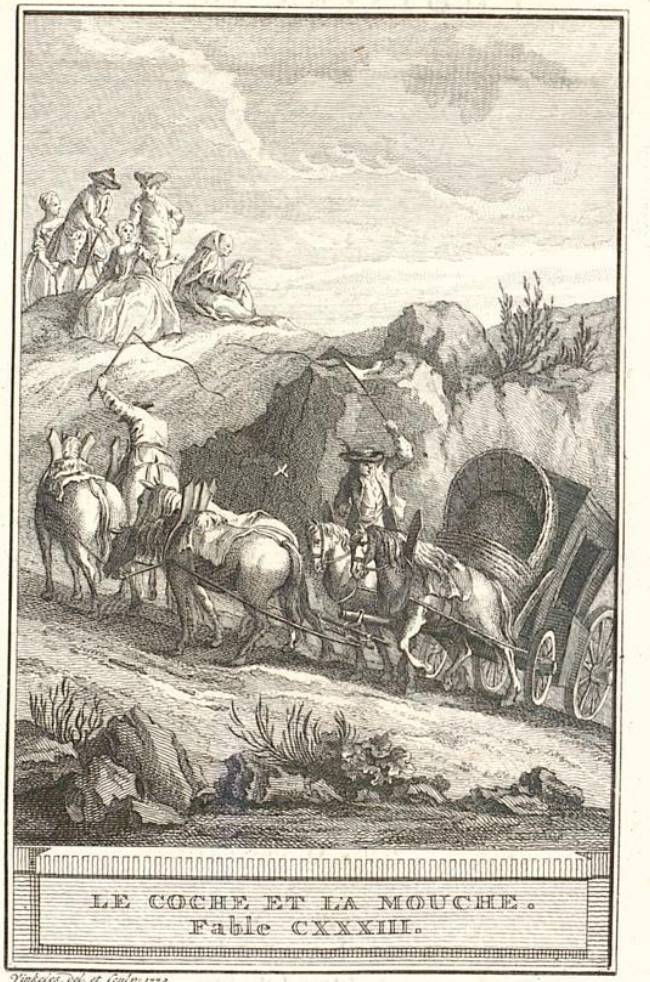
FABLE VIII.

Les Vautours et les Pigeons.

Mars autrefois mit tout l'air en émûte.
Certain ſujet fit naître la diſpute
Chez les oiſeaux, non ceux que le printemps
Méne à ſa cour, & qui ſous la feuillée,
Par leur exemple & leurs ſons éclatans,
Font que Vénus eſt en nous réveillée;
Ni ceux encor que la mere d'Amour
Met à ſon char: mais le peuple Vautour
Au bec retors, à la tranchante ſerre.
Pour un chien mort ſe fit, dit-on, la guerre.
Il plut du ſang: je n'exagere point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira;
Et ſur ſon roc Prométhée eſpéra
De voir bientot une fin à ſa peine.
C'étoit plaiſir d'obſerver leurs efforts;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adreſſe, & ruſes, & ſurpriſes,
Tout s'employa. Les deux troupes épriſes

D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que reſpirent les ombres :
Tout élément remplit de citoyens
Le vaſte enclos qu'ont les royaumes ſombres.
Cette fureur mit la compaſſion
Dans les eſprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre & fidéle ;
Elle employa ſa médiation
Pour accorder une telle querelle.
Ambaſſadeurs par le peuple Pigeon
Furent choiſis ; & ſi bien travaillerent,
Que les Vautours plus ne ſe chamaillerent.
Ils firent tréve ; & la paix s'enſuivit.
Hélas ! ce fut aux depens de la race
A qui la leur auroit dû rendre grace.
La gent maudite auſſi-tôt pourſuivit
Tous les Pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple ſi ſauvage.

Tenez toujours diviſés les méchans ;
La ſûrete du reſte de la terre
Dépend de là : ſemez entre eux la guerre,
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci ſoit dit en paſſant : je me tais.



LE COCHE ET LA MOUCHE.
Fable CXXXIII.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

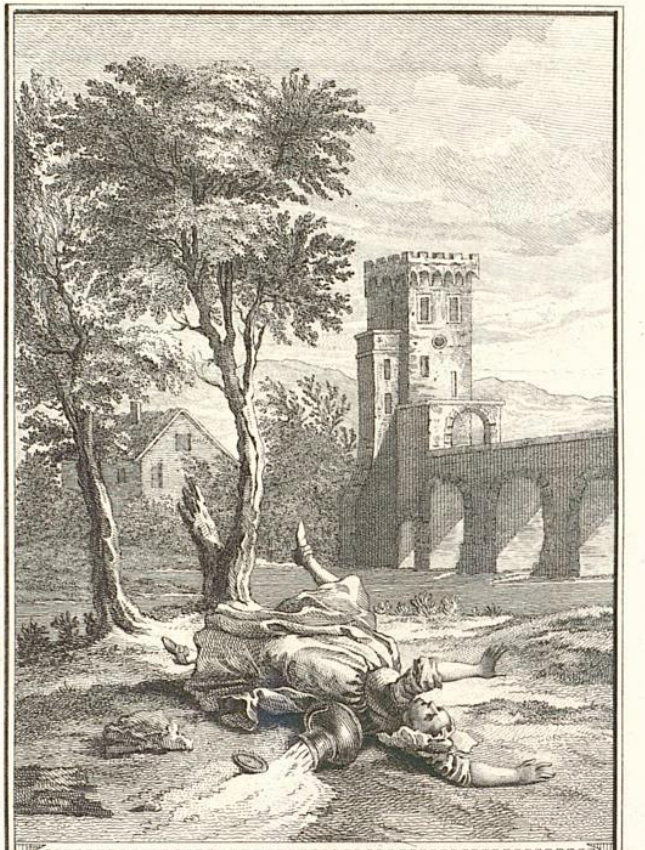
Landesbibliothek Oldenburg

FABLE IX.

Le Coche et la Mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, mal-aisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiroient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout étoit descendu.
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.
Une Mouche survient, & des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, & pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussi-tôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée: il semble que ce soit
Un sergent de bataille, allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens, & hâter la victoire.
La Mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disoit son bréviaire:

Il prenoit bien ſon temps! Une femme chantoit:
C'étoit bien de chanſons qu'alors il s'agiſſoit!
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles
Et fait cent ſottiſes pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Reſpirons maintenant, dit la Mouche auſſi-tôt:
J'ai tant fait que nos gens ſont enfin dans la plaine.
Ca, meſſieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.
Ainſi certaines gens, faiſant les empreſſés,
S'introduiſent dans les affaires.
Ils font par tout les néceſſaires;
Et par tout importuns, devroient être chaſſés.



LA LAITIERE ET LE POT AU LAIT.
Fable CXXXIV.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE X.

La Laitiere et le Pot au Lait.

Perrette, ſur ſa tête ayant un pot au lait,
Bien poſé ſur un couſſinet,
Prétendoit arriver ſans encombre à la ville.
Légere & court vêtue, elle alloit à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon ſimple & ſouliers plats.
Notre Laitiere ainſi trouſſée,
Comptoit déja dans ſa penſée
Tout le prix de ſon lait, en employoit l'argent,
Achetoit un cent d'œufs, faiſoit triple couvée:
La choſe alloit à bien par ſon ſoin diligent.
Il m'eſt, diſoit-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maiſon:
Le renard ſera bien habile,
S'il ne m'en laiſſe aſſez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraiſſer coûtera peu de ſon:
Il étoit, quand je l'eus, de groſſeur raiſonnable.
J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon;
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vû le prix dont il eſt, une vache & ſon veau,
Que je verrai ſauter au milieu du troupeau?

Landesbibliothek Oldenburg

Perrette là-dessus saute aussi, transporteé.
Le lait tombe: adieu veau, vache, cochon, couvée:
La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s' excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait:
On l'appella *le Pot au Lait.*
Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Pichrocole, Pyrrhus, la Laitiere, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux.
Une flatteuse erreur emporte alors nos ames:
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi:
Je m'écarte, je vais détrôner le Sofi;
On m'élit Roi, mon peuple m'aime:
Les diadêmes vont sur ma tête pleuvant.
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean, comme devant.



LE CURÉ ET LE MORT. Fable CXXXV.

Vinkeles. Del. et Sculp. 1772.

FABLE XI.

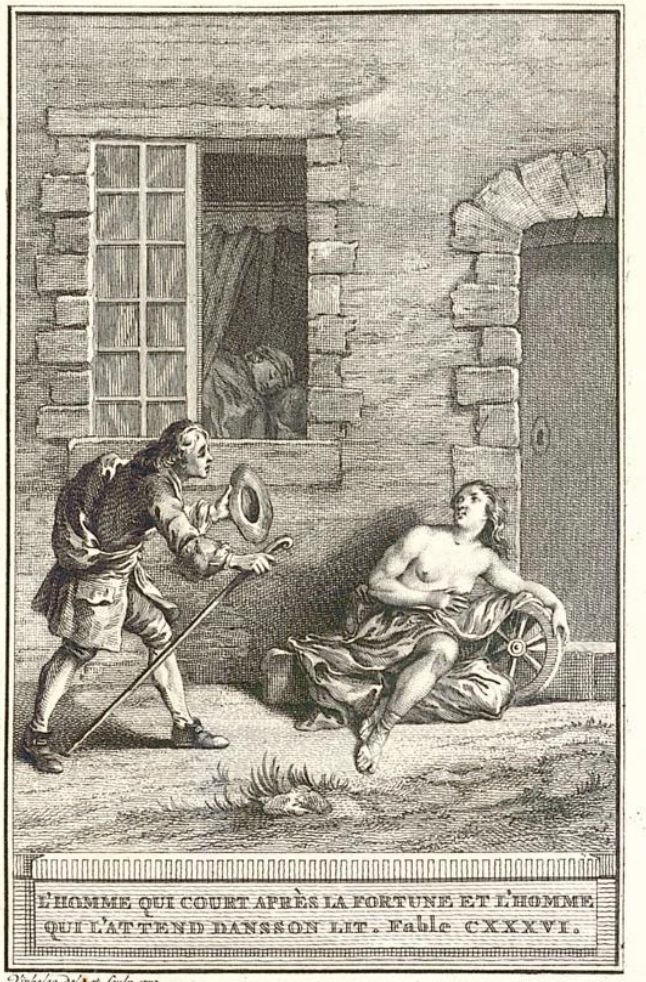
LE CURÉ ET LE MORT.

Un Mort s'en alloit triſtement
S'emparer de ſon dernier gîte:
Un Curé s'en alloit gaiment
Enterrer ce Mort au plus vîte.
Notre Défunt étoit en carroſſe porté,
Bien & dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme biére,
Robe d'hyver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guére.
Le Paſteur étoit à côté,
Et récitoit à l'ordinaire
Maintes dévotes oraiſons,
Et des pſeaumes & des leçons,
Et des verſets & des répons.
Monſieur le Mort, laiſſez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons:
Il ne s'agit que du ſalaire.
Meſſire Jean Chouart couvoit des yeux ſon Mort,
Comme ſi l'on eût dû lui ravir ce tréſor;
Et, des regards, ſembloit lui dire:
Monſieur le Mort, j'aurai de vous,
Tant en argent, & tant en cire,

En tant en autres menus coûts.
Il fondoit là-deſſus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs:
Certaine niéce aſſez proprette,
Et ſa chambriere Pâquette
Devoient avoir des cotillons.
Sur cette agréable penſée
Un heurt ſurvient: adieu le char.
Voilà Meſſire Jean Chouart
Qui du choc de ſon Mort a la tête caſſée:
Le Paroiſſien, en plomb, entraîne ſon Paſteur,
Notre Curé ſuit ſon Seigneur:
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement, toute notre vie
Eſt le Curé Chouart, qui ſur ſon Mort comptoit,
Et la Fable du Pot au lait.

Landesbibliothek Oldenburg



L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANSSON LIT. Fable CXXXVI.

Vinkeles del.et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XII.

L'Homme qui court après la Fortune, et l'homme qui l'attend dans son lit.

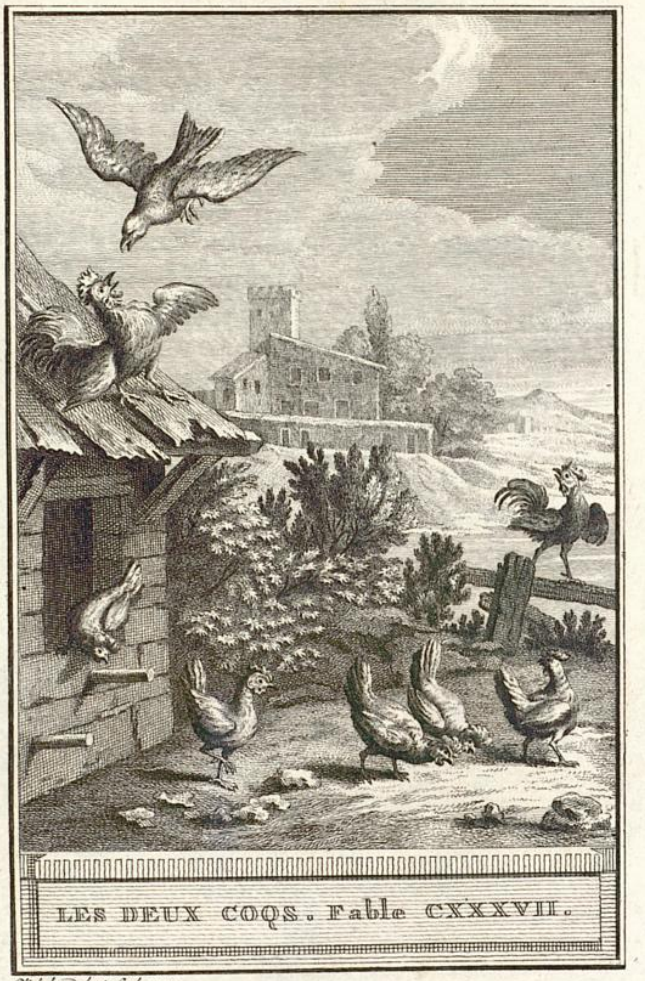
Qui ne court après la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je puſſe aiſément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du ſort de royaume en royaume,
Fidéles courtiſans d'un volage fantôme.
Quand ils ſont près du bon moment,
L'inconſtante auſſi-tôt à leurs déſirs échappe:
Pauvres gens! je les plains; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, diſent-ils, étoit planteur de choux;
Et le voilà devenu pape:
Ne le valons-nous pas? vous valez cent fois mieux:
Mais que vous ſert votre mérite?
La Fortune a-t'elle des yeux?
Et puis, la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos, le repos tréſor ſi précieux,
Qu'on en faiſoit jadis le partage des dieux?

Rarement la Fortune à ſes hôtes le laiſſe.
Ne cherchez point cette déeſſe,
Elle vous cherchera: ſon ſexe en uſe ainſi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Poſſédoit quelque bien. L'un ſoupiroit ſans ceſſe
Pour la Fortune: il dit à l'autre un jour,
Si nous quittions notre ſéjour?
Vous ſçavez que nul n'eſt prophéte
En ſon pays: cherchons notre aventure ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami: pour moi je ne ſouhaite
Ni climats, ni deſtins meilleurs.
Contentez-vous; ſuivez votre humeur inquiéte:
Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, ſi l'on veut, l'avare,
S'en va par voie & par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la Déeſſe bizarre
Fréquenter ſur tout autre; & ce lieu, c'eſt la cour.
Là donc, pour quelque temps, il fixe ſon ſéjour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on ſçait être les meilleures,
Bref ſe trouvant à tout, & n'arrivant à rien.
Qu'eſt-ceci? ſe dit-il: cherchons ailleurs du bien:
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là: d'où vient qu'auſſi

Je ne puis héberger cette capricieuſe ?
On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuſe.
Adieu, meſſieurs de cour, meſſieurs de cour, adieu.
Suivez juſques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate:
Allons-là. Ce fut un de dire & s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut ſans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier oſa l'abysme défier.
Celui-ci, pendant ſon voyage,
Tourna les yeux vers ſon village
Plus d'une fois, eſſuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme & des rochers,
Miniſtres de la mort. Avec beaucoup de peines
Ons s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant aſſez tôt ſans quitter la maiſon.
L'homme arrive au Mogol: on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors diſtribuoit ſes graces.
Il y court: les mers étoient laſſes
De le porter; & tout le fruit
Qu'il tira de ſes longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les ſauvages:
Demeure en ton pays, par la nature inſtruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit été:
Ce qui lui fit conclure en ſomme,
Qu'il avoit à grand tort ſon village quitté.

Il renonce aux courſes ingrates,
Revient en ſon pays, voit de loin ſes pénates,
Pleure de joie, & dit: heureux qui vit chez ſoi,
De régler ſes déſirs faiſant tout ſon emploi.
Il ne ſçait que par oui-dire
Ce que c'eſt que la cour, la mer, & ton empire,
Fortune, qui nous fais paſſer devant les yeux
Des dignités, des biens, que juſqu'au bout du monde
On ſuit, ſans que l'effet aux promeſſes réponde.
Déſormais je ne bouge, & ferai cent fois mieux.
En raiſonnant de cette ſorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conſeil,
Il la trouve aſſiſe à la porte
De ſon ami plongé dans un profond ſommeil.



LES DEUX COQS. Fable CXXXVII.

Vinkeles del et sculp. 1772.

FABLE XIII.

Les deux Coqs.

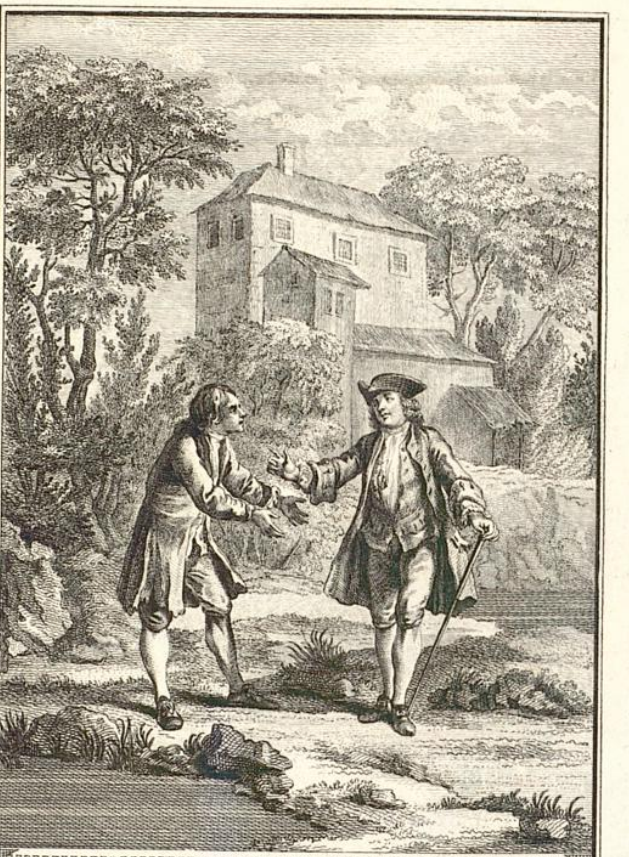
Deux Coqs vivoient en paix, une Poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye; & c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint.
Long-temps, entre nos Coqs, le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.
La gent qui porte crête au spectacle accourut.
Plus d'une Hélene au beau plumage
Fut le prix du vainqueur: le vaincu disparut:
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire & ses amours;
Ses amours, qu'un rival tout fier de sa défaite
Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer sa haine & son courage.
Il aiguisoit son bec, battoit l'air & ses flancs;
Et s'exerçant contre les vents,
S'armoit d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher & chanter sa victoire.
Un Vautour entendit sa voix:
Adieu les amours & la gloire.

Tout cet orgueil périt ſous l'ongle du Vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet:
Je laiſſe à penſer quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.

La fortune ſe plaît à faire de ces coups:
Tout vainqueur inſolent à ſa perte travaille.
Défions-nous du ſort, & prenons garde à nous,
Après le gain d'une bataille.



Landesbibliothek Oldenburg



L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE. Fable CXXXVIII.

Vaheler, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

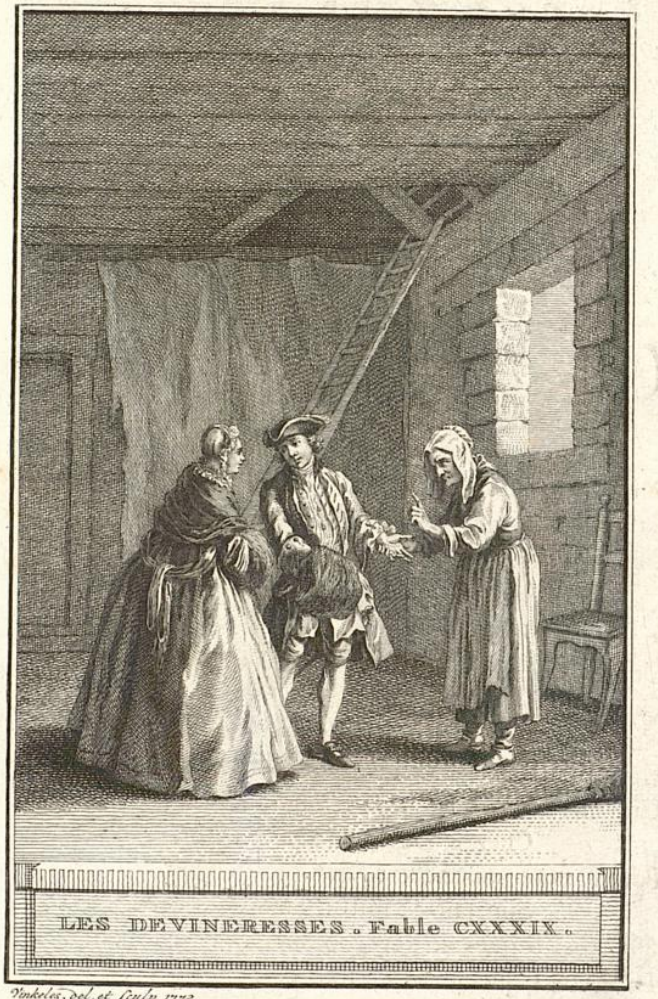
FABLE XIV.

L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE.

Un trafiquant ſur mer, par bonheur s'enrichit:
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage.
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ſes ballots; le ſort l'en affranchit.
Sur tous ſes compagnons, Atropos & Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit ſoin d'amener ſon marchand à bon port.
Facteurs, aſſociés, chacun lui fut fidele.
Il vendit ſon tabac, ſon ſucre, ſa canelle,
Ce qu'il voulut, ſa porcelaine encor.
Le luxe & la folie enflerent ſon tréſor:
Bref, il plut dans ſon eſcarcelle.
On ne parloit chez lui que par doubles ducats;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux & carroſſes:
Ses jours de jeûne étoient des noces.
Un ſien ami, voyant ces ſomptueux repas,
Lui dit: & d'où vient donc un ſi bon ordinaire?
Et d'où me viendroit-il, que de mon ſçavoir-faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes ſoins, qu'au talent
De riſquer à propos, & bien placer l'argent.

Le profit lui ſemblant une fort douce choſe,
Il riſqua de nouveau le gain qu'il avoit fait:
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à ſouhait.
Son imprudence en fut la cauſe.
Un vaiſſeau mal freté périt au premier vent.
Un autre, mal pourvu des armes néceſſaires,
Fut enlevé par les corſaires.
Un troiſiéme, au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit. Le luxe & la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin, ſes facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaiſirs, en bâtimens beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage,
Lui dit: d'où vient cela? De la Fortune, helas!
Conſolez-vous, dit l'autre; & s'il ne lui plaît pas
Que vous ſoyez heureux, tout au moins ſoyez ſage.
Je ne ſçais s'il crut ce conſeil:
Mais je ſçais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à ſon induſtrie:
Et ſi de quelque échec notre faute eſt ſuivie,
Nous diſons injures au ſort:
Choſe n'eſt ici plus commune.

Le bien, nous le faiſons: le mal, c'eſt la Fortune.
On a toujours raiſon; le deſtin toujours tort.



LES DEVINERESSES. Fable CXXXIX.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XV.

Les Devineresses.

C'eſt ſouvent du hazard que naît l'opinion;
Et c'eſt l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
Sur gens de tous états: tout eſt prévention,
Cabale, entêtement, point ou peu de juſtice.
C'eſt un torrent: qu'y faire? il faut qu'il ait ſon cours,
Cela fut & ſera toujours.

Une femme à Paris faiſoit la Pythoniſſe.
On l'alloit conſulter ſur chaque événement:
Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de ſon épouſe,
Une mere fâcheuſe, une femme jalouſe,
Chez la Devineuſe on couroit
Pour ſe faire annoncer ce que l'on déſiroit.
Son fait conſiſtoit en adreſſe:
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardieſſe,
Du hazard quelquefois, tout cela concouroit;

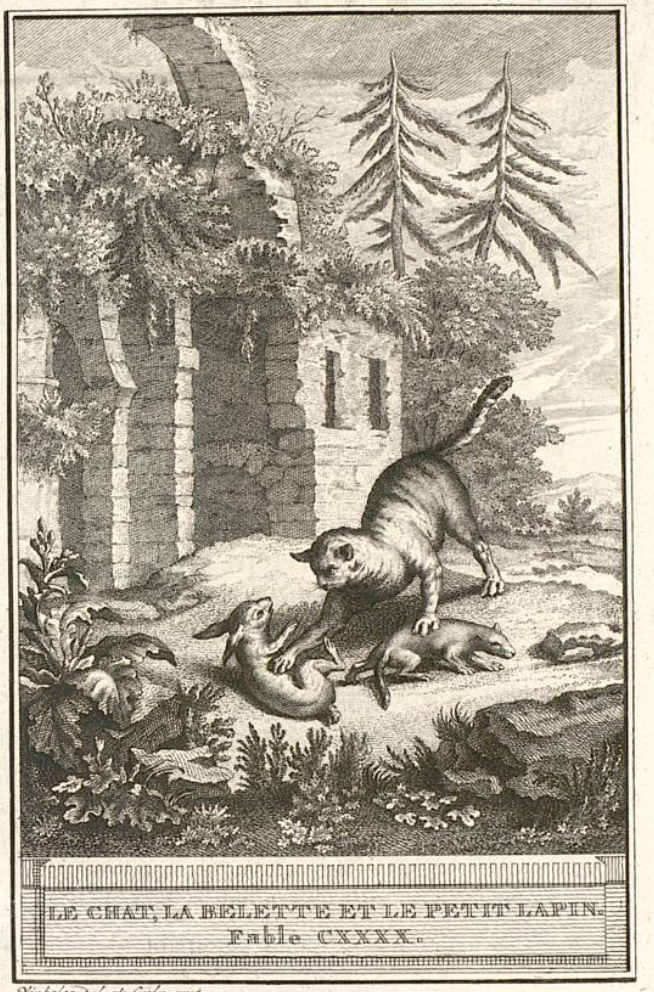
Tout cela, bien ſouvent, faiſoit crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante à vingt & trois carats,
Elle paſſoit pour un oracle.
L'oracle étoit logé dedans un galetas.
Là cette femme emplit ſa bourſe;
Et, ſans avoir d'autre reſſouce,
Gagne de quoi donner un rang à ſon mari:
Elle achete un office, une maiſon auſſi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôteſſe, à qui toute la ville
Femmes, filles, valets, gros meſſieurs, tout enfin
Alloit, comme autrefois, demander ſon deſtin:
Le galetas devint l'antre de la Sibylle.
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi Devine! on ſe moque: eh! meſſieurs, ſais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de pardieu.
Point de raiſon: fallut deviner & prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner, malgré ſoi, plus que deux Avocats.
Le meuble & l'équipage aidoient fort à la choſe:
Quatre ſiéges boiteux, un manche de balai,
Tout ſentoit ſon ſabbat, & ſa métamorphoſe.
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapiſſée,
On s'en ſeroit moqué: la vogue étoit paſſée
Au galetas, il avoit le crédit:
L'autre femme ſe morfondit.

L'enſeigne fait la chalandiſe.
J'ai vu dans le palais une robe mal miſe
Gagner gros: les gens l'avoient priſe
Pour Maître tel, qui traînoit apres ſoi
Force écoutans: demandez-moi pourquoi.

FABLE XVI.

LE CHAT, LA BELETTE, ET LE PETIT LAPIN.

Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette, un beau matin,
S'empara: c'eſt une ruſée.
Le maître étant abſent, ce lui fut choſe aiſée.
Elle porta chez lui ſes pénates un jour
Qu'il étoit allé faire à l'aurore ſa cour,
Parmi le thym & la roſée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ſes tours,
Janot Lapin retourne aux ſouterreins ſéjours.
La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O dieux hoſpitaliers! que vois-je ici paroître?
Dit l'animal chaſſé du paternel logis:
Holà, madame la Belette,
Que l'on déloge ſans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant.
C'étoit un beau ſujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant:



LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN.
Fable CXXXX.

Vinkeles, del. et sculp. 1774.

Landesbibliothek Oldenburg

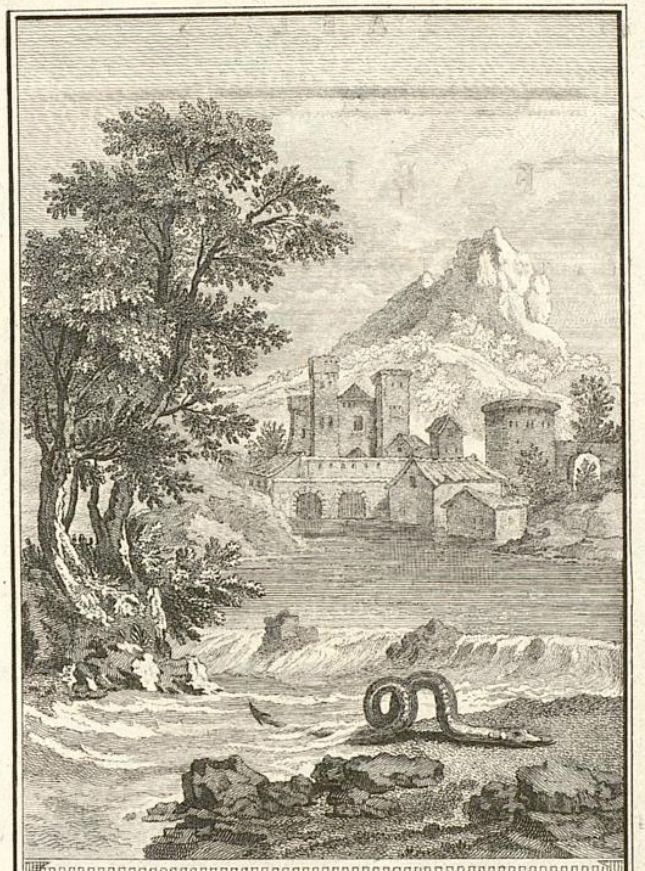
Et quand ce ſeroit un royaume,
Je voudrois bien ſçavoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean Lapin allégua la coutume & l'uſage.
Ce ſont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis
Rendu maître & ſeigneur; & qui, de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, tranſmis.
Le premier occupant, eſt-ce une loi plus ſage?
Or bien ſans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un Chat vivant comme un dévot hermite,
Un Chat faiſant la chatemite,
Un ſaint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert ſur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant ſa majeſté fourrée.
Grippeminaud leur dit: mes enfans, approchez,
Approchez: je ſuis ſourd, les ans en ſont la cauſe.
L'un & l'autre approcha, ne craignant nulle choſe.
Auſſi-tôt qu'à portée il vit les conteſtans,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jettant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

Ceci reſſemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits ſouverains ſe rapportant aux rois.

FABLE XVII.

La tete et la queue du Serpent.

Le Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Tête & queue; & toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des parques cruelles;
Si bien qu'autrefois, entre elles,
Il ſurvint de grands débats
Pour le pas.
La tête avoit toujours marché devant la queue:
La queue au ciel ſe plaignit,
Et lui dit:
Je fais mainte & mainte lieue,
Comme il plaît à celle-ci.
Croit-elle que toujours j'en veuille uſer ainſi?
Je ſuis ſon humble ſervante.
On m'a faite, Dieu merci,
Sa ſœur, & non ſa ſuivante.
Toutes deux de même ſang,
Traitez-nous de même ſorte:
Auſſi-bien qu'elle, je porte



LA TÊTE ET LA QUEÜE DU SERPENT.
Fable CXLI.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg



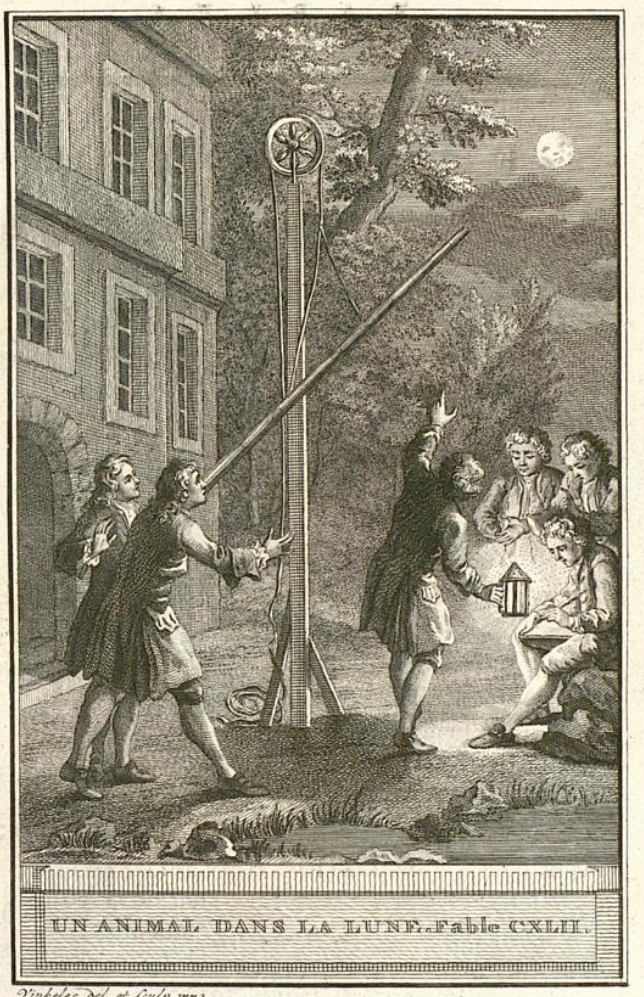
Un poiſon prompt & puiſſant.
Enfin, voilà ma requête:
C'eſt à vous de commander
Qu'on me laiſſe précéder,
A mon tour, ma ſœur la tête.
Je la conduirai ſi bien,
Qu'on ne ſe plaindra de rien.
Le ciel eut pour ſes vœux une bonté cruelle.
Souvent ſa complaiſance a de méchans effets.
Il devroit être ſourd aux aveugles ſouhaits.
Il ne le fut pas lors: & la guide nouvelle,
Qui ne voyoit au grand jour,
Pas plus clair que dans un fou,
Donnoit tantôt contre un marbre,
Contre un paſſant, contre un arbre:
Droit aux ondes du Styx elle mena ſa ſœur.

Malheureux les états tombés dans ſon erreur.

FABLE XVIII.

Un Animal dans la Lune.

Pendant qu'un Philoſophe aſſure,
Que toujours par leurs ſens les hommes ſont dupés,
Un autre Philoſophe jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raiſon; & la Philoſophie
Dit vrai, quand elle dit, que les ſens tromperont
Tant que ſur leur rapport les hommes jugeront.
Mais auſſi, ſi l'on rectifie
L'image de l'objet ſur ſon éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe & ſur l'inſtrument,
Les ſens ne tromperont perſonne.
La nature ordonna ces choſes ſagement:
J'en dirai quelque jour les raiſons amplement.
J'apperçois le ſoleil: quelle en eſt la figure?
Ici bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour:
Mais ſi je le voyois là-haut dans ſon ſéjour,
Que ſeroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
Sa diſtance me fait juger de ſa grandeur:
Sur l'angle & les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat, j'épaiſſis ſa rondeur:



UN ANIMAL DANS LA LUNE. Fable CXLII.

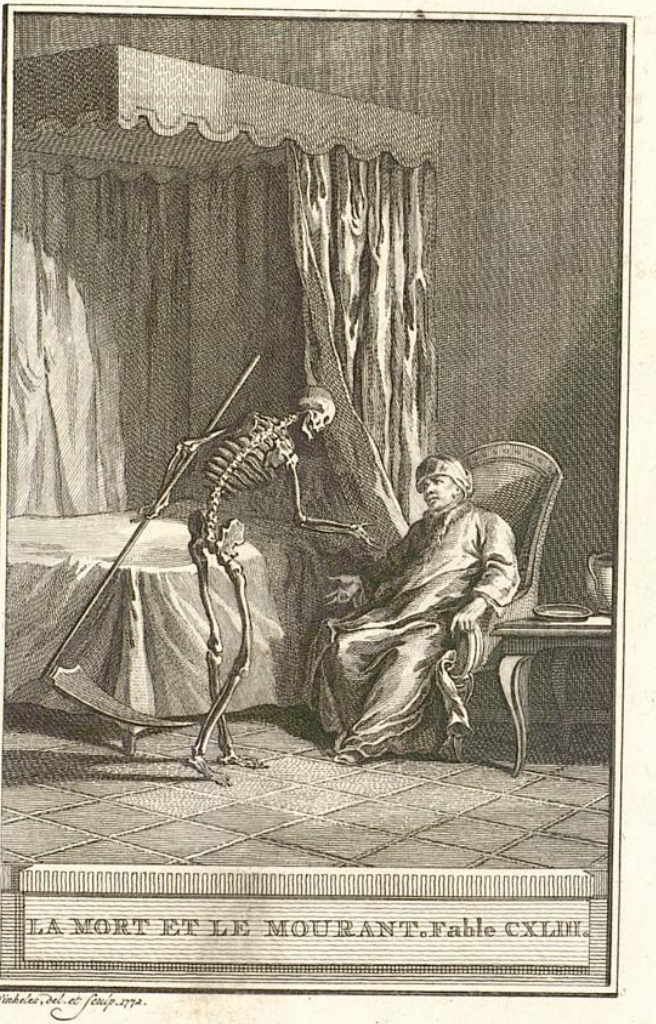
Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

Je le rends immobile ; & la terre chemine.
Bref, je déments mes yeux en toute ſa machine.
Ce ſens ne me nuit point par ſon illuſion.
Mon ame, en toute occaſion,
Développe le vrai caché ſous l'apparence.
Je ne ſuis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille lente à m'apporter les ſons.
Quand l'eau courbe un bâton ma raiſon le redreſſe :
La raiſon décide en maîtreſſe.
Mes yeux, moyennant ce ſecours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur aſſez commune,
Une tête de femme eſt au corps de la lune.
Y peut-elle être ? non. D'où vient donc cet objet ?
Quelques lieux inégaux ſont de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a ſa ſurface unie :
Montueuſe en des lieux, en d'autres applanie,
L'ombre avec la lumiere y peut tracer ſouvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguere l'Angleterre y vit choſe pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet aſtre ſi beau ;
Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là-haut un changement,
Qui préſageoit ſans doute un grand événement.
Sçavoit-on ſi la guerre entre tant de puiſſances
N'en étoit point l'effet ? le Monarque accourut

Il favoriſe en Roi ces hautes connoiſſances.
Le monſtre dans la Lune à ſon tour lui parut.
C'étoit une Souris cachée entre les verres:
Dans la lunette étoit la ſource de ces guerres.
On en rit: peuple heureux! quand pourront les François
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois?
Mars nous fait recueillir d'amples moiſſons de gloire;
C'eſt à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la victoire,
Amante de Louis, ſuivra par-tout ſes pas.
Ses lauries nous rendront célébres dans l'hiſtoire.
Même les Filles de mémoire
Ne nous ont point quittés: nous goûtons des plaiſirs;
La paix fait nos ſouhaits, & non point nos ſoupirs.
Charles en ſçait jouir: il ſçauroit dans la guerre
Signaler ſa valeur, & mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit appaiſer la querelle,
Que d'encens! eſt-il rien de plus digne de lui?
La carriere d'Auguſte a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Céſars?
O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux arts?

Fin du ſeptieme Livre.



LA MORT ET LE MOURANT. Fable CXLIII.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

FABLES CHOISIES.

LIVRE HUITIEME.

FABLE I.

La Mort et le Mourant.

La Mort ne ſurprend point le ſage:
Il eſt toujours prêt à partir,
S'étant ſçû lui-même avertir
Du temps où l'on ſe doit réſoudre à ce paſſage.
Ce temps, hélas! embraſſe tous les temps:
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en eſt point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut: tous ſont de ſon domaine:
Et le premier inſtant où les enfans des rois
Ouvrent les yeux à la lumiére,
Eſt celui qui vient quelquefois,
Fermer pour toujours leur paupiére.
Défendez-vous par la grandeur,
Alléguez la beauté, la vertu, la jeuneſſe,
La Mort ravit tout ſans pudeur.
Un jour le monde entier accroîtra ſa richeſſe.

Landesbibliothek Oldenburg

Il n'eſt rien de moins ignoré;
Et, puiſqu'il faut que je le die,
Rien où l'on ſoit moins préparé.

Un Mourant qui comptoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la Mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait ſon teſtament,
Sans l'avertir au moins. Eſt-il juſte qu'on meure
Au pied levé? dit il: attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte ſans elle:
Il me reſte à pourvoir un arriere-neveu:
Souffrez qu'à mon logis j'ajoûte encore une aîle.
Que vous êtes preſſante, ô Déeſſe cruelle!
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point ſurpris.
Tu te plains ſans raiſon de mon impatience.
Eh! n'as-tu pas cent ans? trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te diſpoſât à la choſe:
J'aurois trouvé ton teſtament tout fait,
Ton petit-fils pourvû, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cauſe
Du marcher & du mouvement,
Quand les eſprits, le ſentiment,
Quand tout faillit en toi? plus de goût, plus d'ouïe:
Toute choſe pour toi ſemble être évanouïe:
Pour toi l'aſtre du jour prend des ſoins ſuperflus:
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

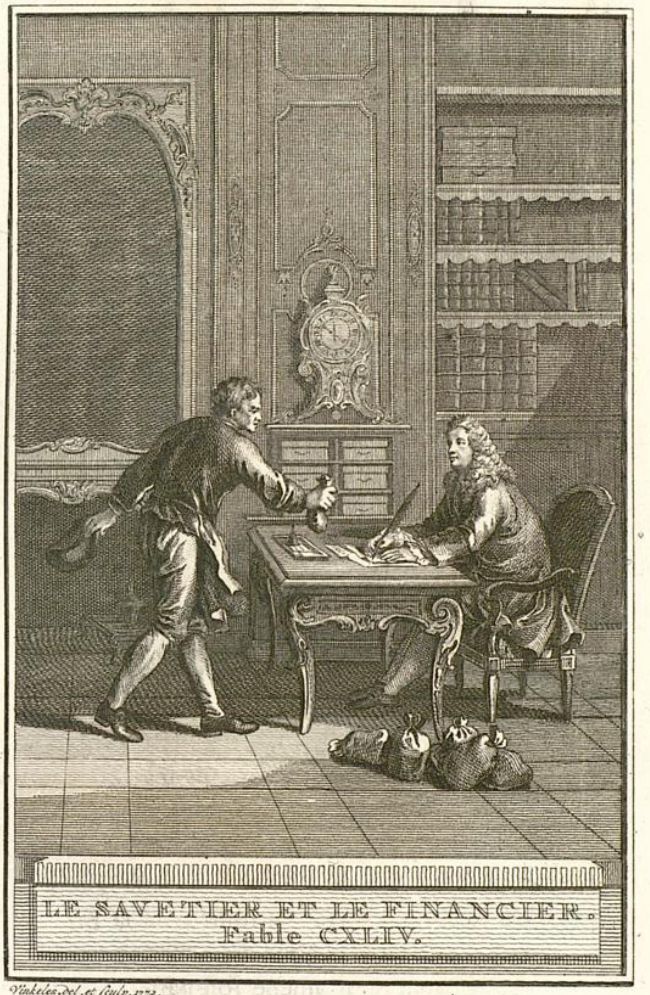
Landesbibliothek Oldenburg

Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourans, ou malades.
Qu'eſt-ce que tout cela, qu'un avertiſſement?
Allons, vieillard, & ſans réplique:
Il n'importe à la république
Que tu faſſes ton teſtament.
La Mort avoit raiſon: je voudrois qu'à cet âge
On ſortît de la vie ainſi que d'un banquet,
Remerciant ſon hôte; & qu'on fît ſon paquet:
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard: vois ces jeunes mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il eſt vrai, glorieuſes & belles,
Mais ſûres cependant, & quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier, mon zele eſt indiſcret:
Le plus ſemblable aux morts, meurt le plus à regret.

FABLE II.

Le Savetier et le Financier.

Un Savetier chantoit du matin jusqu'au soir:
C'étoit merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr: il faisoit des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages,
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor.
C'étoit un homme de finance.
Si sur le point du jour par fois il sommeilloit,
Le Savetier alors en chantant l'éveilloit,
Et le Financier se plaignoit
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger & le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, & lui dit: or, çà, sire Grégoire,
Que gagnez vous par an? Par an? ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier, ce n'est point ma maniere
De compter de la sorte; & je n'entasse guere
Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin
J'attrappe le bout de l'année:
Chaque jour amene son pain.
Et bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?



LE SAVETIER ET LE FINANCIER.
Fable CXLIV.

Vinkeles del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

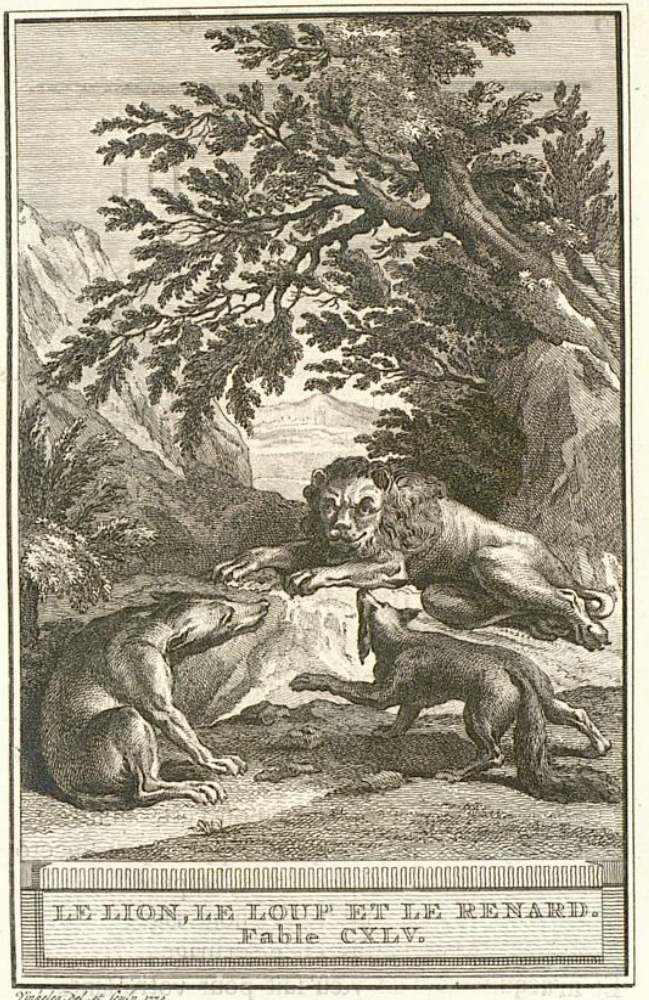
Landesbibliothek Oldenburg

Tantôt plus, tantôt moins: le mal eſt que toujours,
(Et ſans cela nos gains ſeroient aſſez honnêtes)
Le mal eſt que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chommer: on nous ruine en Fêtes.
L'une fait tort à l'autre: & monſieur le Curé,
De quelque nouveau Saint charge toujours ſon prône.
Le Financier riant de ſa naïveté,
Lui dit: je vous veux mettre aujourd'hui ſur le trône.
Prenez ces cent écus: gardez-les avec ſoin,
Pour vous en ſervir au beſoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'uſage des gens.
Il retourne chez lui: dans ſa cave il enſerre
L'argent & ſa joie à la fois.
Plus de chant: il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cauſe nos peines.
Le ſommeil quitta ſon logis,
Il eut pour hôtes les ſoucis,
Les ſoupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet: & la nuit,
Si quelque chat faiſoit du bruit;
Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moi, lui dit-il, mes chanſons & mon ſomme,
Et reprenez vos cent écus.

FABLE III.

Le Lion, le Loup et le Renard.

Un Lion décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remede à la vieilleſſe:
Alléguer l'impoſſible aux rois, c'eſt un abus.
Celui-ci parmi chaque eſpéce,
Manda des Médecins: il en eſt de tous arts.
Médecins au Lion viennent de toutes parts:
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.
Dans les viſites qui ſont faites,
Le Renard ſe diſpenſe, & ſe tient clos & coi.
Le Loup en fait ſa cour, daube au coucher du roi
Son camarade abſent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer Renard dans ſa demeure,
Qu'on le faſſe venir. Il vient, eſt préſenté;
Et ſçachant que le Loup lui faiſoit cette affaire:
Je crains, ſire, dit-il, qu'un rapport peu ſincere
Ne m'ait, à mépris, imputé
D'avoir différé cet hommage:
Mais j'étois en pélerinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre ſanté.
Même j'ai vû dans mon voyage



LE LION, LE LOUP ET LE RENARD.
Fable CXLV.

Vinkeles. del. et sculp. 1778.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

Gens experts & ſçavans ; leur ai dit la langueur
Dont votre majeſté craint, à bon droit, la ſuite.
Vous ne manquez que de chaleur ;
Le long âge en vous l'a détruite.
D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude & toute fumante :
Le ſecret ſans doute en eſt beau
Pour la nature défaillante.
Meſſire Loup vous ſervira,
S'il vous plaît, de robe de chambre :
Le Roi goûte cet avis-là :
On écorche, on taille, on démembre
Meſſire Loup. Le Monarque en ſoupa,
Et de ſa peau s'enveloppa.

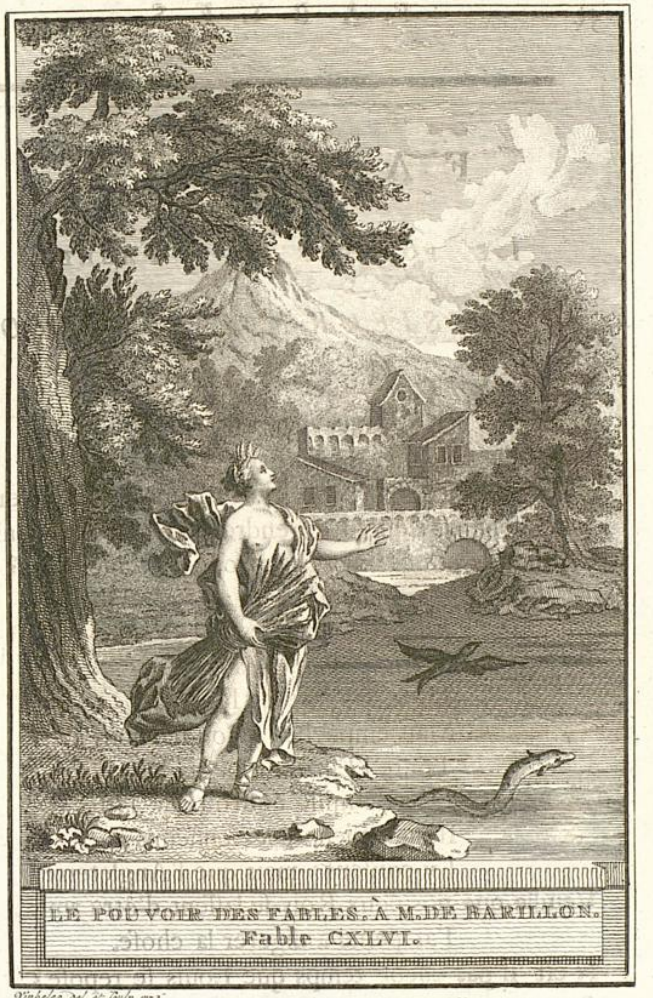
Meſſieurs les courtiſans, ceſſez de vous détruire :
Faites, ſi vous pouvez, votre cour ſans vous nuire.
Le mal ſe rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre maniére :
Vous êtes dans une carriére
Où l'on ne ſe pardonne rien.

FABLE IV.

LE POUVOIR DES FABLES.

A MONSIEUR DE BARILLON.

La qualité d'Ambaſſadeur
Peut-elle s'abaiſſer à des contes vulgaires?
Vous puis-je offrir mes vers & leurs graces légeres?
S'ils oſent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du Lapin & de la Belette.
Liſez-les, ne les liſez pas:
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe ſur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y conſens: mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux Rois ſe laſſent d'être amis,
J'ai peine à digérer la choſe.
N'eſt-il pas encor temps que Louis ſe repoſe?
Quel autre Hercule enfin ne ſe trouveroit las



LE POUVOIR DES FABLES. À M. DE BARILLON.
Fable CXLVI.

Wachelet. del. et sculp. 1772.

De combatre cette Hydre ? & fait-il qu'elle oppofe
Une nouvelle tête aux efforts de ton bras ?
Si votre efprit plein de fouplefſe,
Par éloquence & par adreſſe,
Peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup,
Je vous facrifierai cent moutons: c'eſt beaucoup
Pour un habitant du Parnaſſe,
Cependant faites-moi la grace
De prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardens,
Et le récit en vers que j'ici je vous dédie.
Son fujet vous convient: je n'en dirai pas plus.
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous font dûs,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athene autrefois, peuple vain & léger,
Un Orateur voyant la patrie en danger,
Courut à la tribune, & d'un air tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement fur le commun péril.
On ne l'écouta pas: l'Orateur recommence
A ces figures violentes
Qui ſçavent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put:
Le vent emporta tout, perſonne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles
Etant fait à ces traits, ne daigna [illegible]

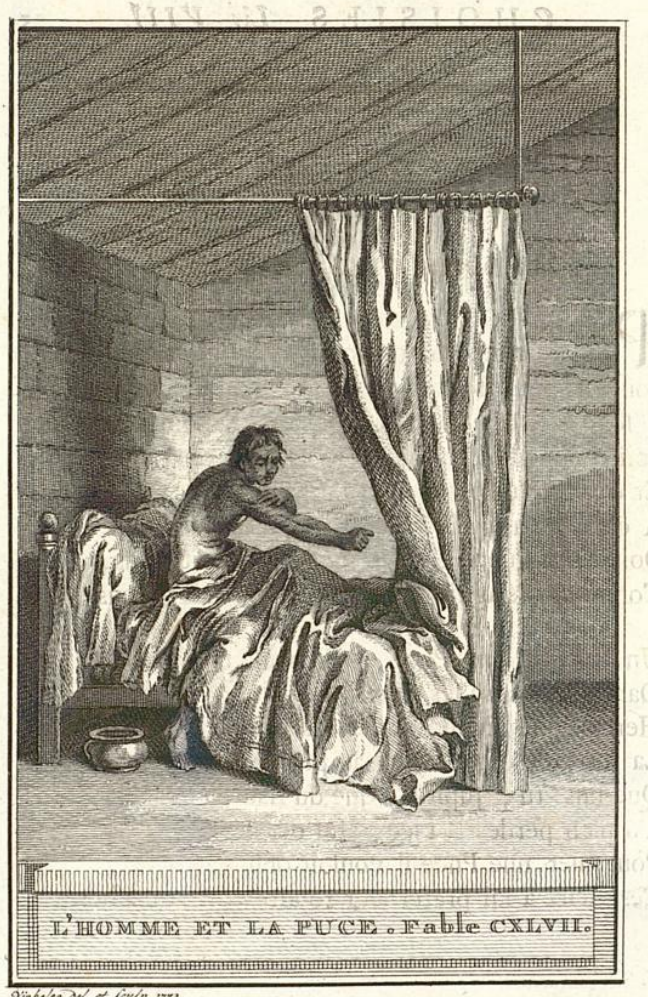
De combatre cette Hydre? & faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras?
Si votre esprit plein de soupleſſe,
Par éloquence & par adreſſe,
Peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup,
Je vous sacrifierai cent moutons: c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse,
Cependant faites-moi la grace
De prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardens,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient: je n'en dirai pas plus.
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dûs,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athene autrefois, peuple vain & léger,
Un Orateur voyant sa patrie en danger,
Courut à la tribune; & d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une république,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutoit pas: l'Orateur recourut
A ces figures violentes
Qui sçavent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout; personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles
Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.

Tous regardoient ailleurs: il en vit s'arrêter
A des combats d'enfans, & point à ſes paroles.
Que fit le harangueur? il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faiſoit voyage un jour
Avec l'Anguille & l'Hirondelle:
Un fleuve les arrête; & l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traverſa bientôt. L'aſſemblée à l'inſtant
Cria tout d'une voix: & Cérès, que fit-elle?
Ce qu'elle fit? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi! de contes d'enfans ſon peuple s'embarraſſe!
Et du péril qui le menace,
Lui ſeul, entre les Grecs, il néglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?
A ce reproche l'aſſemblée
Par l'Apologue réveillée
Se donne entiere à l'Orateur:
Un trait de Fable en eut l'honneur.

Nous ſommes tous d'Athene en ce point; & moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si peau-d'âne m'étoit conté,
J'y prendrois un plaiſir extrême.
Le monde eſt vieux, dit-on, je le crois: cependant
Il le faut amuſer encor comme un enfant.

Landesbibliothek Oldenburg



L'HOMME ET LA PUCE. Fable CXLVII.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE V.

L'Homme et la Puce.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets, même indignes des hommes.
Il semble que le ciel, sur tous tant que nous sommes,
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux;
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe & tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs & des Troyens.

Un Sot par une Puce eut l'épaule mordue,
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, se dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue.
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race, afin de me venger?
Pour tuer une Puce il vouloit obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre & leur massue.

FABLE VI.

Les Femmes et le Secret.

Rien ne pese tant qu'un secret:
Le porter loin est difficile aux dames;
Et je sçais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.
Pour éprouver la sienne un mari s'écria
La nuit étant près d'elle: ô Dieux! qu'est-ce cela?
Je n'en puis plus, on me déchire:
Quoi! j'accouche d'un œuf! d'un œuf? oui, le voilà
Frais & nouveau pondu: gardez bien de le dire,
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.
La Femme neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, & promit ses grands dieux de se taire.
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse indiscrete & peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé;
Et de courir chez sa voisine.
Ma commere, dit-elle, un cas est arrivé:



LES FEMMES ET LE SECRET. Fable CXLVIII

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg



N'en dites rien ſur-tout, car vous me feriez battre.
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce myſtere.
Vous moquez-vous? dit l'autre: ah! vous ne ſçavez guere
Quelle je ſuis. Allez, ne craignez rien.
La Femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déja de conter la nouvelle:
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au-lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'eſt pas encor tout, car une autre commere
En dit quatre; & raconte à l'oreille le fait:
Précaution peu néceſſaire,
Car ce n'étoit plus un ſecret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,
De bouche en bouche alloit croiſſant,
Avant la fin de la journée,
Ils ſe montoient à plus d'un cent.

FABLE VII.

Le Chien qui porte a son cou le diner de son Maitre.

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or:
Peu de gens gardent un tréſor
Avec des ſoins aſſez fideles.

Certain Chien qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un collier du dîner de ſon Maître.
Il étoit tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être,
Quand il voyoit un mets exquis:
Mais enfin il l'étoit; & tous tant que nous ſommes,
Nous nous laiſſons tenter à l'approche des biens.
Choſe étrange! on apprend la tempérance aux Chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce Chien-ci donc étant de la ſorte atourné,
Un mâtin paſſe, & veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il eſpéroit d'abord: le Chien mit bas la proie,
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat: d'autres chiens arrivent.
Ils étoient de ceux-là qui vivent



LE CHIEN QUI PORTE À SON COU LE DÎNÉ DE SON MAÎTRE. Fable CXLIX.

Vinkeles, del. et sculp. 1776.

Landesbibliothek Oldenburg

Sur le public, & craignent peu les coups.
Notre Chien le voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeste,
Voulut avoir la part; & lui sage, il leur dit:
Point de courroux, messieurs, mon loyer me suffit,
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier, il vous happe un morceau,
Et chacun de tirer, le matin, la canaille,
A qui mieux mieux; ils firent tous ripaille:
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville,
Où l'on met les deniers à la merci des gens,
Echevins, Prévôt des marchands,
Tout fait la main: le plus habile
Donne aux autres l'exemple; & c'est un pauvre temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles,
Si quelque fripponneau, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent, & dit le mot pour rire,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à le rendre:
C'est bien-tôt le prendre à prendre.

Sur le public, & craignent peu les coups.
Notre Chien ſe voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeſte,
Voulut avoir ſa part; & lui ſage, il leur dit:
Point de courroux, meſſieurs, mon lopin me ſuffit;
Faites votre profit du reſte.
A ces mots, le premier, il vous hape un morceau,
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux; ils firent tous ripaille:
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville,
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Echevins, Prévôt des marchands,
Tout fait ſa main: le plus habile
Donne aux autres l'exemple; & c'eſt un paſſe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de piſtoles.
Si quelque ſcrupuleux, par des raiſons frivoles,
Veut défendre l'argent, & dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il eſt un ſot.
Il n'a pas de peine à ſe rendre:
C'eſt bien-tôt le premier à prendre.

FABLE VIII.

Le Rieur et les Poissons.

On cherche les Rieurs; & moi je les évite.
Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchans diseurs de bons mots.
J'en vais, peut-être, en une Fable
Introduire un: peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un Rieur étoit à la table
D'un Financier; & n'avoit en son coin
Que de petits poissons; tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille;
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris:
Cela suspendit les esprits.
Le Rieur alors, d'un ton sage,
Dit, qu'il craignoit qu'un sien ami
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.



LE REUR ET LES POISSONS. Fable CL.

Vinkeles del. et sculp. 1772.

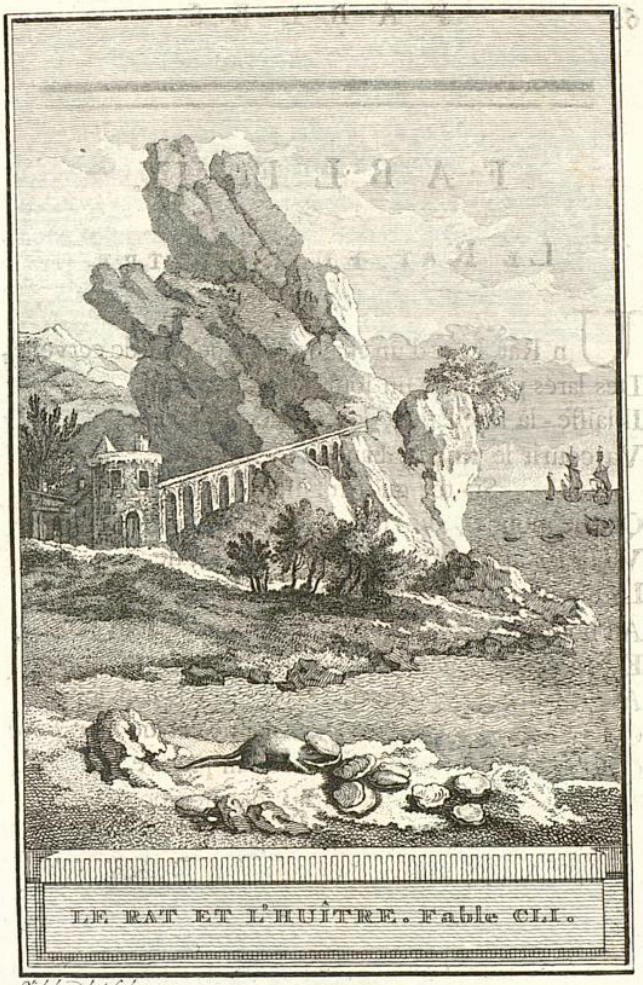
Landesbibliothek Oldenburg

Il s'en informoit donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondoient, qu'ils n'étoient point d'un âge
A ſçavoir au vrai ſon deſtin :
Les gros en ſçauroient davantage.
N'en puis-je donc, Meſſieurs, un gros interroger ?
De dire ſi la compagnie
Prit goût à ſa plaiſanterie,
J'en doute : mais enfin il les ſçut engager
A lui ſervir d'un monſtre aſſez vieux pour lui dire
Tous les noms de chercheurs de mondes inconnus,
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans, ſous l'abyſme avoient vûs
Les anciens du vaſte empire.

FABLE IX.

Le Rat et l'Huitre.

Un Rat, hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva sou.
Il laisse-là le champ, le grain & la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Si-tôt qu'il fut hors de la case,
Que le monde, dit-il, est grand & spacieux!
Voilà les appennins, & voici le caucase:
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton, où Thétis sur la rive
Avoit laissé mainte Huître; & notre Rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon pere étoit un pauvre sire:
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point:
Pour moi, j'ai déja vû le maritime empire:
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.
D'un certain magister le Rat tenoit ces choses,
Et les disoit à travers champs;
N'étant pas de ces Rats, qui, les livres rongeans,
Se font sçavans jusques aux dents.



LE RAT ET L'HUÎTRE. Fable CLI.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Parmi tant d'Huîtres toutes closes,
Une s'étoit ouverte, & bâillant au Soleil,
Par un doux Zéphir réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, & d'un goût à la voir nompareil.
D'aussi loin que le Rat voit cette Huître qui bâille,
Qu'apperçois-je? dit-il, c'est quelque victuaille;
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chere, ou jamais.
Là-dessus maître Rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs, car l'Huître tout d'un coup
Se referme; & voilà ce que fait l'ignorance.

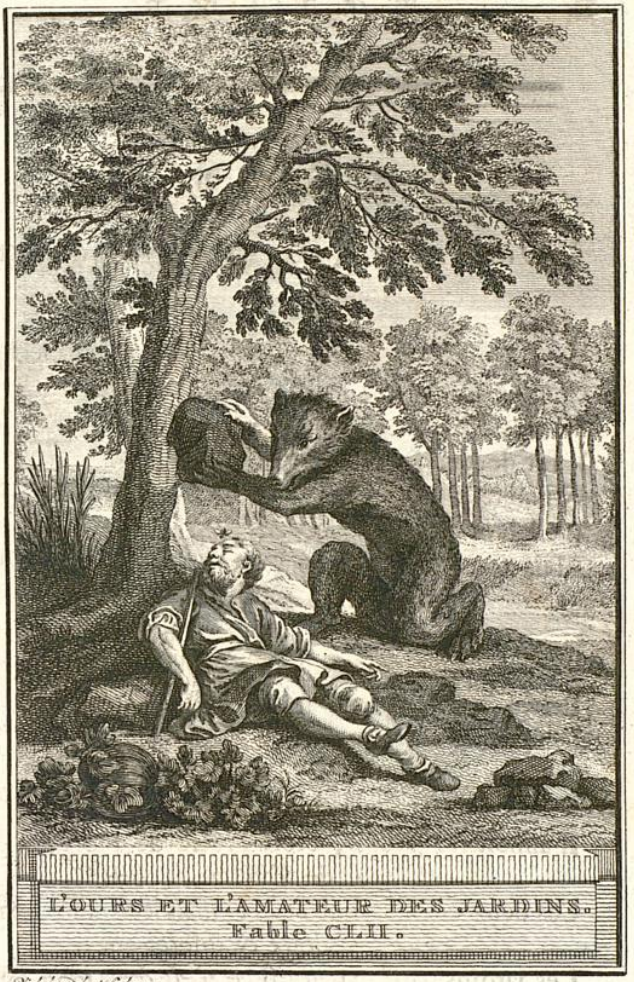
Cette Fable contient plus d'un enseignement.
Nous y voyons premiérement,
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience,
Sont aux moindres objets frappés d'étonnement;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyoit prendre.



FABLE X.

L'Ours et l'Amateur des Jardins.

Certain Ours montagnard, Ours à demi léché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellerophon, vivoit seul & caché:
Il fut devenu fou: la raison d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens sequestrés:
Il est bon de parler, & meilleur de se taire,
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'Ours habitoit;
Si bien, que tout Ours qu'il étoit,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
Non loin de là certain Vieillard
S'ennuyoit aussi de sa part.
Il aimoit les jardins, étoit Prêtre de Flore,
Il l'étoit de Pomone encore:
Ces deux emplois sont beaux: mais je voudrois parmi,
Quelque doux & discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre:
De façon que lassé de vivre



L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS.
Fable CLII.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

Avec des gens muets, notre homme un beau matin
Va chercher compagnie, & ſe met en campagne.
L'Ours porté d'un même deſſein,
Venoit de quitter ſa montagne:
Tous deux, par un cas ſurprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'Homme eut peur: mais comment eſquiver, & que faire?
Se tirer en gaſcon d'une ſemblable affaire
Eſt le mieux: il ſçut donc diſſimuler ſa peur.
L'Ours, très-mauvais complimenteur,
Lui dit: viens-t-en me voir. L'autre reprit, Seigneur,
Vous voyez mon logis; ſi vous vouliez me faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait. Ce n'eſt peut-être pas
De noſſeigneurs les Ours le manger ordinaire,
Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte; & d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voilà, ſe trouvant bien enſemble,
Et bien qu'on ſoit, à ce qu'il ſemble,
Beaucoup mieux ſeul qu'avec des ſots.
Comme l'Ours en un jour ne diſoit pas deux mots,
L'Homme pouvoit ſans bruit vaquer à ſon ouvrage.
L'Ours alloit à la chaſſe, apportoit du gibier,
Faiſoit ſon principal métier
D'être bon émoucheur, écartoit du viſage
De ſon ami dormant, ce paraſite aîlé
Que nous avons mouche appellé.

Un jour que le Vieillard dormoit d'un profond ſomme,
Sur le bout de ſon nez une allant ſe placer,
Mit l'Ours au déſeſpoir, il eut beau la chaſſer.
Je t'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.
Auſſi-tôt fait que dit; le fidele émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Caſſe la tête à l'homme en écraſant la mouche,
Et non moins bon archer que mauvais raiſonneur,
Roide mort étendu ſur la place il le couche.

Rien n'eſt ſi dangereux qu'un ignorant ami:
Mieux vaudroit un ſage ennemi.





LES DEUX AMIS. Fable CLIII.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

FABLE XI.

Les deux Amis.

Deux vrais Amis vivoient au Monomotapa;
L'un ne poſſédoit rien qui n'appartînt à l'autre:
Les Amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.
Une nuit que chacun s'occupoit au ſommeil,
Et mettoit à profit l'abſence du ſoleil,
Un de nos deux Amis ſort du lit en alarme:
Il court chez ſon intime, éveille les valets:
Morphée avoit touché le ſeuil de ce palais.
L'Ami couché s'étonne, il prend ſa bourſe, il s'arme,
Vient trouver l'autre, & dit: il vous arrive peu
De courir quand on dort: vous me paroiſſiez homme
A mieux uſer du temps deſtiné pour le ſomme:
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici: s'il vous eſt venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours ſeul? une eſclave aſſez belle
Etoit à mes côtés, voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'eſt ni l'un ni l'autre point:
Je vous rends grace de ce zele.

Vous m'êtes, en dormant, un peu triſte apparu:
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je ſuis vîte accouru.
Ce maudit ſonge en eſt la cauſe.

Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en ſemble, Lecteur?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propoſe.
Qu'un ami véritable eſt une douce choſe!
Il cherche vos beſoins au fond de votre cœur:
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un ſonge, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.







LE COCHON, LA CHÉVRE ET LE MOUTON.
Fable CLIV.

Vinkeles, del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XII.

Le Cochon, la Chevre et le Mouton.

Une Chevre, un Mouton, avec un Cochon gras,
Montés ſur même char, s'en alloient à la foire:
Leur divertiſſement ne les y portoit pas;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'hiſtoire:
Le Charton n'avoit pas deſſein
De les mener voir Tabarin.
Dom Pourceau crioit en chemin,
Comme s'il avoit eu cent bouchèrs à ſes trouſſes:
C'étoit une clameur à rendre les gens ſourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au ſecours:
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le Charton dit au Porc: qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous, que ne te tiens-tu coi?
Ces deux perſonnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce Mouton, a-t-il dit un ſeul mot?
Il eſt ſage. Il eſt un ſot,
Repartit le Cochon: s'il ſçavoit ſon affaire,

Il crieroit comme moi du haut de ſon goſier;
Et cette autre perſonne honnête
Crieroit tout du haut de ſa tête.
Ils penſent qu'on les veut ſeulement décharger,
La Chevre de ſon lait, le Mouton de ſa laine.
Je ne ſçais pas s'ils ont raiſon,
Mais quant à moi qui ne ſuis bon
Qu'à manger, ma mort eſt certaine:
Adieu mon toit & ma maiſon.
Dom Pourceau raiſonnoit en ſubtil perſonnage:
Mais que lui ſervoit-il? Quand le mal eſt certain,
La plainte ni la peur ne changent le deſtin;
Et le moins prévoyant eſt toujours le plus ſage.







TIRCIS ET AMARANTE, POUR Mlle DE SILLERY.
Fable CLV.

Oudry del. et sculp. 1772.

FABLE XIII.

TIRCIS ET AMARANTE.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'avois Esope quitté,
Pour être tout à Bocace:
Mais une divinité
Veut revoir sur le parnasse
Des fables de ma façon.
Or d'aller lui dire non,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec des divinités;
Sur-tout quand ce sont de celles
Que la qualité de belles
Fait reines des volontés.
Car afin que l'on le sçache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que de nouveau,
Sire Loup, sire Corbeau
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery, dit tout:

Peu de gens en leur eſtime
Lui refuſent le haut bout:
Comment le pourroit-on faire?
Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à ſon avis,
Sont obſcurs. Les beaux eſprits
N'entendent pas toute choſe:
Faiſons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre ſans gloſe.
Amenons des bergers, & puis nous rimerons
Ce que diſent entr'eux les loups & les moutons.
Tircis diſoit un jour à la jeune Amarante,
Ah! ſi vous connoiſſiez comme moi certain mal,
Qui nous plaît & qui nous enchante!
Il n'eſt bien ſous le ciel qui vous parût égal:
Souffrez qu'on vous le communique.
Croyez-moi, n'ayez point de peur:
Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux ſentimens que puiſſe avoir un cœur?
Amarante auſſi-tôt réplique:
Comment l'appellez-vous, ce mal? quel eſt ſon nom?
L'Amour. Ce mot eſt beau: dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître; que ſent-on?
Des peines près de qui le plaiſir des monarques
Eſt ennuyeux & fade: on s'oublie, on ſe plaît
Toute ſeule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage?
Ce n'eſt pas ſoi qu'on voit, on ne voit qu'une image

Qui ſans ceſſe revient, & qui ſuit en tous lieux:
Pour tout le reſte on eſt ſans yeux.
Il eſt un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir;
On ſoupire à ſon ſouvenir:
On ne ſçait pas pourquoi, cependant on ſoupire:
On a peur de le voir encor qu'on le deſire.
Amarante dit à l'inſtant,
Oh! oh! c'eſt là ce mal que vous me prêchez tant?
Il ne m'eſt pas nouveau; je penſe le connoître.
Tircis à ſon but croyoit être,
Quand la Belle ajoûta: voilà tout juſtement
Ce que je ſens pour Clidamant.
L'autre penſa mourir de dépit & de honte.

Il eſt force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

FABLE XIV.

Les obseques de la Lionne.

La femme du Lion mourut:
Auſſi-tôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le Prince
De certains complimens de conſolation,
Qui ſont ſurcroît d'affliction.
Il fit avertir ſa province
Que les obſéques ſe feroient
Un tel jour, en tel lieu: ſes prévôts y ſeroient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez ſi chacun s'y trouva.
Le Prince aux cris s'abandonna,
Et tout ſon antre en réſonna.
Les Lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à ſon exemple,
Rugir en leur patois meſſieurs les courtiſans.

Je définis la cour un pays où les gens
Triſtes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au prince; ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître:



LES OBSÉQUES DE LA LIONNE. Fable CLVI.

Peuple caméleon, peuple ſinge du maître,
On diroit qu'un eſprit anime mille corps:
C'eſt bien là que les gens ſont de ſimples reſſorts.

Pour revenir à notre affaire,
Le Cerf ne pleura point; comment l'eût-il pu faire?
Cette mort le vengeoit; la Reine avoit jadis
Etranglé ſa femme & ſon fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et ſoutint qu'il l'avoit vû rire.
La colere du roi, comme dit Salomon,
Eſt terrible, & ſur-tout celle du roi Lion:
Mais ce Cerf n'avoit point accoutumé de lire.
Le monarque lui dit: chétif hôte des bois,
Tu ris, tu ne ſuis pas ces gémiſſantes voix.
Nous n'appliquerons point ſur tes membres prophanes
Nos ſacrés ongles: venez, Loups,
Vengez la reine; immolez tous
Ce traître à ſes auguſtes mânes.
Le Cerf reprit alors: ſire, le temps des pleurs
Eſt paſſé: la douleur eſt ici ſuperflue.
Votre digne moitié, couchée entre les fleurs,
Tout près d'ici m'eſt apparue,
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs élyſiens j'ai goûté mille charmes,
Converſant avec ceux qui ſont ſaints comme moi.
Laiſſe agir quelque temps le déſeſpoir du roi:

J'y prends plaiſir. A peine on eut oüi la choſe,
Qu'on ſe mit à crier, miracle, apothéoſe!
Le Cerf eut un préſent, bien loin d'être puni.

Amuſez les Rois par des ſonges,
Flattez-les, payez-les d'agréables menſonges,
Quelque indignation dont leur cœur ſoit rempli,
Ils goberont l'appât, vous ſerez leur ami.



Landesbibliothek Oldenburg





LE RAT ET L'ÉLÉPHANT. Fable CLVII.

Nicolet Sculp. 1774.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XV.

Le Rat et l'Elephant.

Se croire un perſonnage, eſt fort commun en France;
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'eſt ſouvent qu'un bourgeois:
C'eſt proprement le mal françois.
La ſotte vanité nous eſt particuliere.
Les Eſpagnols ſont vains, mais d'une autre maniere:
Leur orgueil me ſemble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas ſi ſot:
Donnons quelque image du nôtre,
Qui ſans doute en vaut bien un autre.

Un Rat des plus petits voyoit un Eléphant
Des plus gros, & railloit le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchoit à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage,
Une Sultane de renom,
Son chien, ſon chat & ſa guenon,
Son perroquet, ſa vieille, & toute ſa maiſon,
S'en alloit en pélerinage.

Le Rat s'étonnoit que les gens
Fuſſent touchés de voir cette peſante maſſe:
Comme ſi d' occuper ou plus ou moins de place,
Nous rendoit, diſoit-il, plus ou moins importans.
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfans?
Nous ne nous priſons pas, tout petits que nous ſommes,
D'un grain moins que les Eléphans.
Il en auroit dit davantage;
Mais le Chat ſortant de ſa cage,
Lui fit voir en moins d'un inſtant,
Qu'un Rat n'eſt pas un Eléphant.



Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg



Vinkeles del. et sculp. 1772.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XVI.

L'Horoscope.

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un pere eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture,
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit, que des lions sur-tout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le pere, pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie;
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint: mais quoi qu'on fasse,

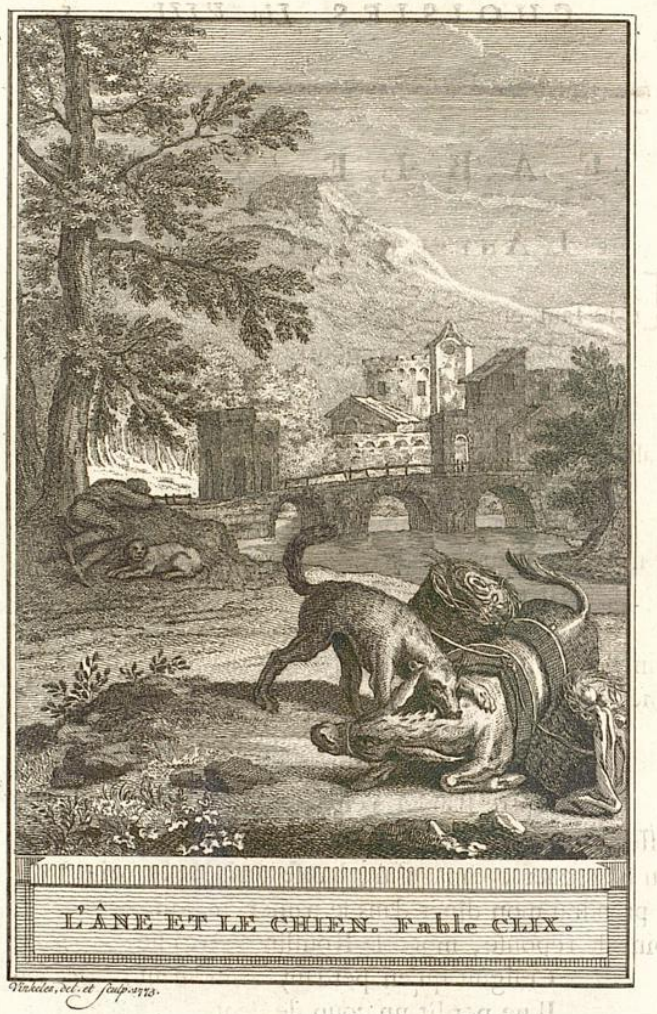
Propos, conſeil, enſeignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,
A peine ſe ſentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il ſoupira pour ce plaiſir.
Plus l'obſtacle étoit grand, plus fort fut le deſir.
Il ſçavoit le ſujet des fatales défenſes;
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondoit par-tout en tableaux,
Et que la laine & les pinceaux
Traçoient de tous côtés chaſſes & payſages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des perſonnages,
Le jeune homme s'émeut voyant peint un lion.
Ah, monſtre! cria-t-il, c'eſt toi qui me fais vivre
Dans l'ombre & dans les fers! A ces mots il ſe livre
Aux tranſports violents de l'indignation,
Porte le poing ſur l'innocente bête.
Sous la tapiſſerie un clou ſe rencontra:
Ce clou le bleſſe, il pénétra
Juſqu'aux reſſorts de l'ame; & cette chere tête,
Pour qui l'art d'Eſculape en vain fit ce qu'il put,
Dut ſa perte à ces ſoins qu'on prit pour ſon ſalut.
Même précaution nuiſit au poëte Æſchile.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chûte d'une maiſon.
Auſſi-tôt il quitta la ville,
Mit ſon lit en plein champ, loin des toits, ſous les cieux.

Un aigle qui portoit en l'air une tortue,
Paſſa par-là, vit l'homme, & ſur ſa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ſes yeux,
Etant de cheveux dépourvûe,
Laiſſa tomber ſa proie afin de la caſſer:
Le pauvre Æſchile ainſi ſçut ſes jours avancer.

De ces exemples il réſulte,
Que cet art, s'il eſt vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le conſulte;
Mais je l'en juſtifie, & maintiens qu'il eſt faux.
Je ne crois point que la nature
Se ſoit lié les mains, & nous les lie encor,
Juſqu'au point de marquer dans les cieux notre ſort.
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de perſonnes, de temps,
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger & ce roi ſont ſous même planette;
L'un d'eux porte le ſceptre & l'autre la houlette:
Jupiter le vouloit ainſi.
Qu'eſt-ce que Jupiter? un corps ſans connoiſſance.
D'où vient donc que ſon influence
Agit différemment ſur ces deux hommes-ci?
Puis comment pénétrer juſques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde?
Percer Mars, le Soleil, & des vuides ſans fin?
Un atome la peut détourner en chemin:
Où l'iront retrouver les faiſeurs d'horoſcope?

L'état où nous voyons l'Europe,
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévû:
Que ne l'a-t-il donc dit? mais nul d'eux ne l'a ſçu.
L'immenſe éloignement, le point & ſa vîteſſe,
Celle auſſi de nos paſſions,
Permettent-ils à leur foibleſſe
De ſuivre pas à pas toutes nos actions?
Notre ſort en dépend: ſa courſe entreſuivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas;
Et ces gens veulent au compas,
Tracer le cours de notre vie!

Il ne ſe faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Æſchile
N'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'eſt cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille:
Ce ſont des effets du haſard.



L'ÂNE ET LE CHIEN. Fable CLIX.

Vinkeles, del. et sculp. 1773.

FABLE XVII.

L'Ane et le Chien.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature:
L'Ane un jour pourtant s'en moqua,
Et ne sçais comme il y manqua;
Car il est bonne créature.
Il alloit par pays accompagné du Chien,
Gravement, sans songer à rien,
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit: l'Ane se mit à paître:
Il étoit alors dans un pré,
Dont l'herbe étoit fort à son gré.
Point de chardons pourtant, il s'en passa pour l'heure:
Il ne faut pas toujours être si délicat;
Et faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre Baudet s'en sçut enfin
Passer pour cette fois. Le Chien mourant de faim,
Lui dit: cher compagnon, baisse-toi, je te prie,
Je prendrai mon dîner dans le panier au pain.
Point de réponse, mot: le Roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment,
Il ne perdît un coup de dent.

Il fit long-temps la ſourde oreille:
Enfin il répondit: ami, je te conſeille
D'attendre que ton maître ait fini ſon ſommeil;
Car il te donnera ſans faute à ſon réveil
Ta portion accoutumée:
Il ne ſçauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois, & s'en vient: autre bête affamée.
L'Ane appelle auſſi-tôt le Chien à ſon ſecours.
Le Chien ne bouge, & dit: ami, je te conſeille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille:
Il ne ſçauroit tarder. Détale vîte, & cours.
Que ſi ce loup t'atteint, caſſe-lui la mâchoire.
On t'a ferré de neuf; & ſi tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau diſcours,
Seigneur loup étrangla le Baudet ſans remede.
Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.



Landesbibliothek Oldenburg





LE BASSA ET LE MARCHAND. Fable CLX.

Vinkeles. Del. et sculp 1773.

FABLE XVIII.

Le Bassa et le Marchand.

Un Marchand Grec, en certaine contrée,
Faisoit trafic. Un Bassa l'appuyoit;
De quoi le Grec en Bassa le payoit,
Non en Marchand: tant c'est chere denrée
Qu'un protecteur! celui-ci coûtoit tant,
Que notre Grec s'alloit par-tout plaignant.
Trois autres turcs d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce Marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute: avec eux il s'engage;
Et le Bassa du tout est averti:
Même on lui dit qu'il joûra, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder: sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde,
Il a des gens tout prêts pour le venger.
Quelque poison l'enverra protéger

Les trafiquans qui ſont en l'autre monde.
Sur cet avis, le Turc ſe comporta
Comme Alexandre: & plein de confiance
Chez le Marchand tout droit il s'en alla;
Se mit à table. On vit tant d'aſſurance
En ſes diſcours & dans tout ſon maintien,
Qu'on ne crut point qu'il ſe doutât de rien.
Ami, dit-il, je ſçais que tu me quittes:
Même l'on veut que j'en craigne les ſuites:
Mais je te crois un trop homme de bien:
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-deſſus davantage.
Quant à ces gens qui penſent t'appuyer,
Ecoute-moi. Sans tant de dialogue,
Et de raiſons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, ſon chien, & ſon troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Etoit un pain entier. Il falloit bien & beau
Donner cet animal au ſeigneur du village.
Lui berger, pour plus de ménage,
Auroit deux ou trois mâtinaux,
Qui, lui dépenſant moins, veilleroient aux troupeaux,
Bien mieux que cette bête ſeule.
Il mangeoit plus que trois, mais on ne diſoit pas

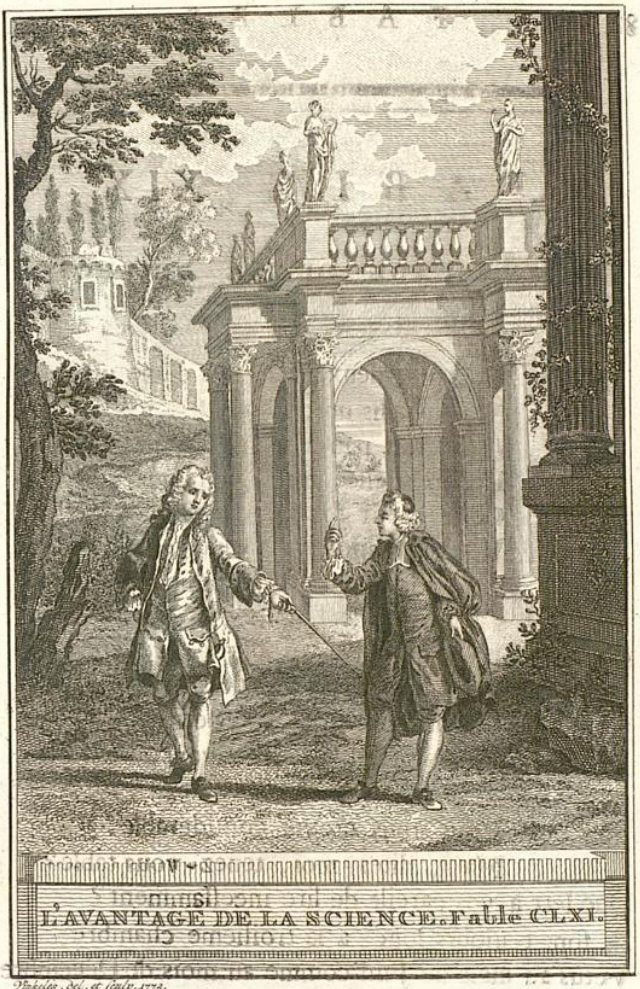
Qu'il avoit auſſi triple gueule,
Quand les loups livroient des combats.
Le berger s'en défait: il prend trois chiens de taille
A lui dépenſer moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en ſentit: & tu te ſentiras
Du choix de ſemblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces
Que tout compté, mieux vaut, en bonne foi,
S'abandonner à quelque puiſſant roi,
Que s'appuyer de pluſieurs petits princes.



FABLE XIX.

L'AVANTAGE DE LA SCIENCE.

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut jadis un différent.
L'un étoit pauvre, mais habile:
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Vouloit emporter l'avantage;
Prétendoit que tout homme sage
Etoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme sot: car pourquoi révérer
Des biens dépourvûs de mérite?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disoit-il souvent
Au sçavant,
Vous vous croyez considérable:
Mais, dites-moi, tenez-vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessamment?
Ils sont toujours logés à la troisieme chambre,
Vétus au mois de Juin comme au mois de Décembre,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.



L'AVANTAGE DE LA SCIENCE. Fable CLXI.

Pinelli, del. et sculp. 1773.

Landesbibliothek Oldenburg

La république a bien affaire
De gens qui ne dépenſent rien.
Je ne ſçais d'homme néceſſaire,
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien:
Nous en uſons, Dieu ſçait. Notre plaiſir occupe
L'artiſan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, & vous qui dédiés
A meſſieurs les gens de finance,
De méchans livres bien payés.
Ces mots, remplis d'impertinence,
Eurent le ſort qu'ils méritoient.
L'homme lettré ſe tut: il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une ſatyre.
Mars détruiſit le lieu que nos gens habitoient.
L'un & l'autre quitta ſa ville.
L'ignorant reſta ſans aſyle:
Il reçut par-tout des mépris.
L'autre reçut par-tout quelque faveur nouvelle,
Cela décida leur querelle.

Laiſſez dire les ſots: le ſçavoir a ſon prix.

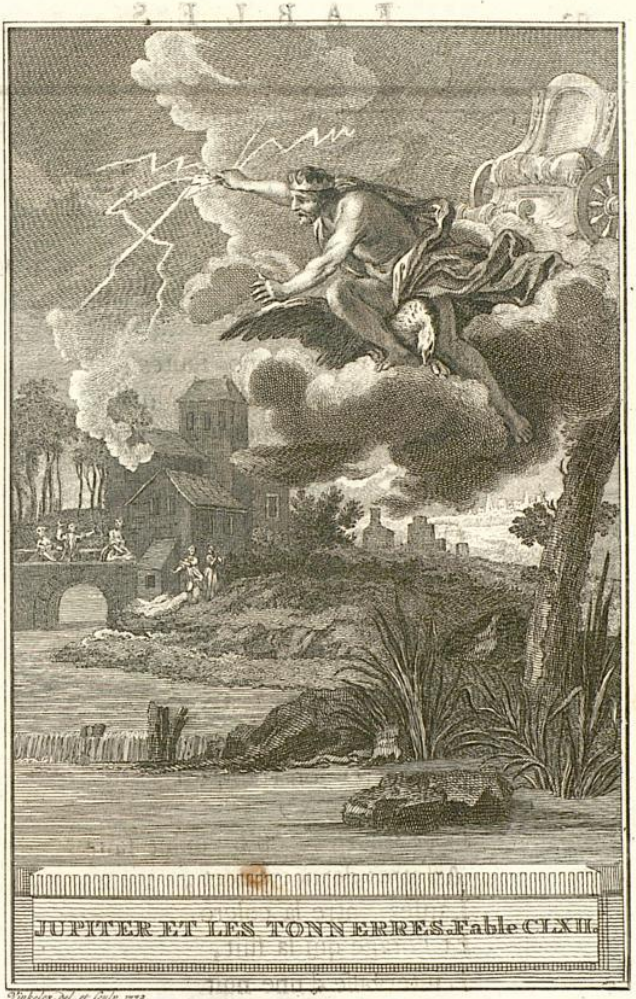
FABLE XX.

JUPITER ET LES TONNERRES.

Jupiter voyant nos fautes,
Dit un jour du haut des airs:
Rempliſſons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'Univers,
Habités par cette race
Qui m'importune & me laſſe.
Va-t-en, Mercure, aux enfers:
Amene-moi la furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois.
Jupiter ne tarda guere
A modérer ſon tranſport.

O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre ſort,
Laiſſez entre la colere
Et l'orage qui la ſuit,
L'intervalle d'une nuit.

Landesbibliothek Oldenburg



JUPITER ET LES TONNERRES. Fable CLXII.

Vinkeles del. et sculp. 1778.

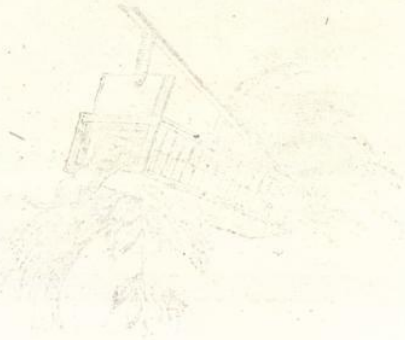
Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

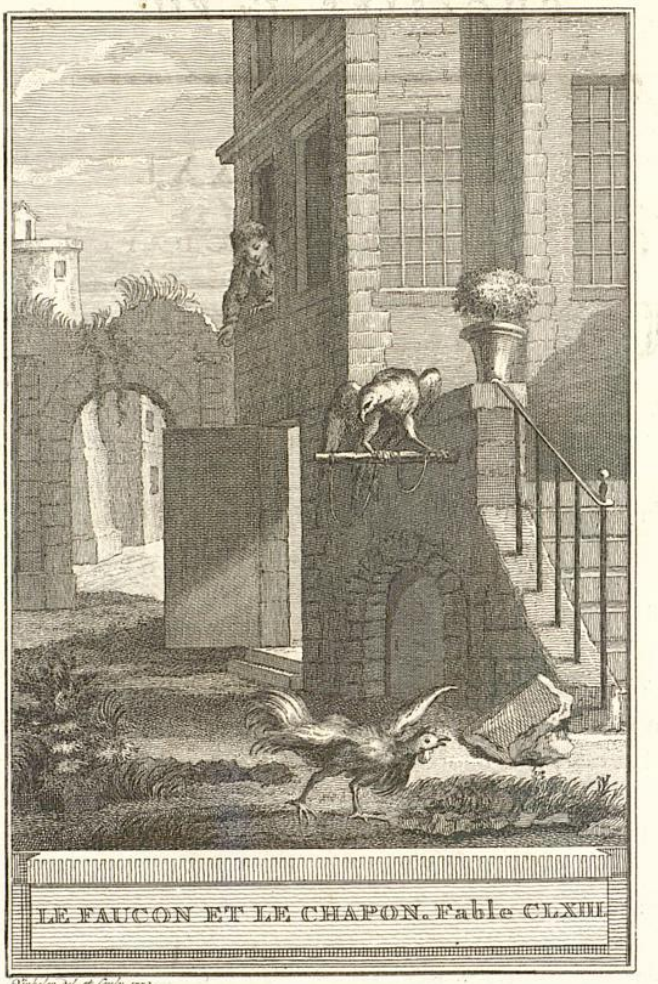
Le Dieu dont l'aîle eſt légere,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires ſœurs.
A Tiſiphone & Mégere
Il préfera, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit ſi fiere,
Qu'elle jura, par Pluton,
Que toute l'engeance humaine
Seroit bien-tôt du domaine
Des déïtés de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le ſerment de l'Euménide.
Il la renvoie, & pourtant
Il lance un foudre à l'inſtant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre ayant pour guide
Le pere même de ceux
Qu'il menaçoit de ſes feux,
Se contenta de leur crainte.
Il n'embraſa que l'enceinte
D'un déſert inhabité.
Tout pere frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? notre engeance
Prit pied ſur cette indulgence.
Tout l'olympe s'en plaignit;
Et l'aſſembleur de nuages
Jura le Styx, & promit

De former d'autres orages:
Ils ſeroient ſûrs. On ſourit:
On lui dit qu'il étoit pere;
Et qu'il laiſſât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.
Ce Dieu remplit ſes fourneaux
De deux ſortes de carreaux.
L'un, jamais ne ſe fourvoie,
Et c'eſt celui que toujours
L'olympe en corps nous envoie.
L'autre s'écarte en ſon cours:
Ce n'eſt qu'aux monts qu'il en coûte:
Bien ſouvent même il ſe perd;
Et ce dernier en ſa route
Nous vient du ſeul Jupiter.





Landesbibliothek Oldenburg



LE FAUCON ET LE CHAPON. Fable CLXIII.

Vinkeles del. et sculp. 1773.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXI.

Le Faucon et le Chapon.

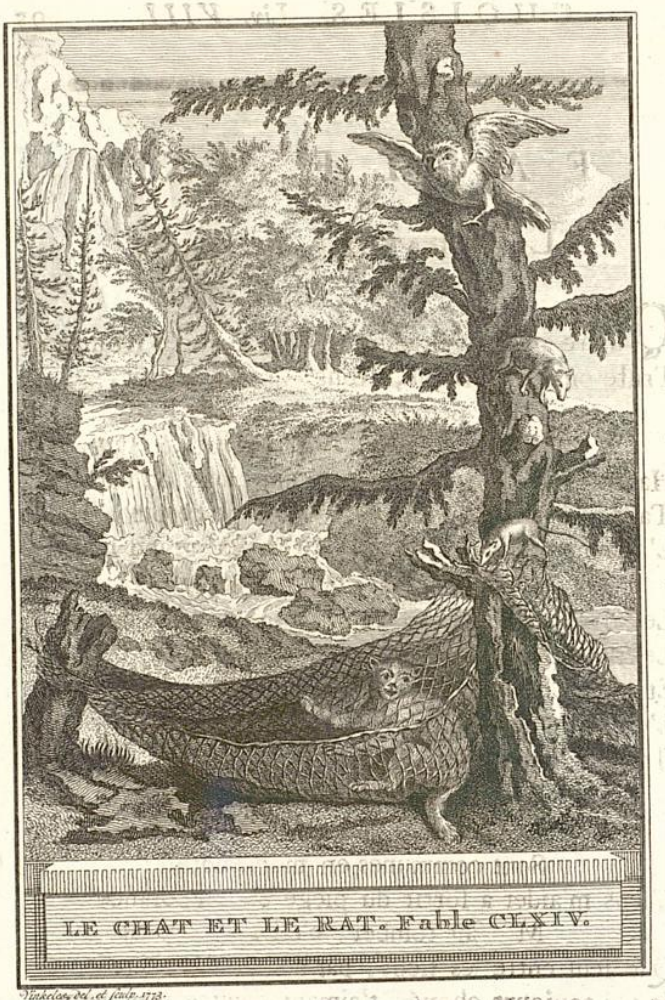
Une traîtreſſe voix bien ſouvent vous appelle:
Ne vous preſſez donc nullement.
Ce n'étoit pas un ſot, non, non, & croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle.

Un citoyen du Mans, Chapon de ſon métier,
Etoit ſommé de comparoître
Pardevant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nom nous foyer.
Tous les gens lui crioient, pour déguiſer la choſe,
Petit, petit, petit: mais loin de s'y fier,
Le normand & demi laiſſoit les gens crier.
Serviteur, diſoit-il, votre appât eſt groſſier:
On ne m'y tient pas; & pour cauſe.
Cependant un Faucon ſur ſa perche voyoit
Notre Manceau qui s'enfuyoit.
Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit inſtinct, ſoit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand ſoupé,

Fort à l'aiſe, en un plat, honneur dont la volaille
Se ſeroit paſſée aiſément.
L'Oiſeau chaſſeur lui dit: ton peu d'entendement
Me rend tout étonné: vous n'êtes que racaille,
Gens groſſiers, ſans eſprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je ſçais chaſſer, & revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend, eſt-tu ſourd? je n'entends que trop bien,
Repartit le Chapon: mais que me veut-il dire,
Et ce beau cuiſinier armé d'un grand couteau?
Reviendrois-tu pour cet appeau?
Laiſſe-moi fuir, ceſſe de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
Lorſque d'un ton ſi doux on s'en vient m'appeller.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de Faucons
Que j'y vois mettre de Chapons,
Tu ne me ferois pas un ſemblable reproche.



Landesbibliothek Oldenburg



LE CHAT ET LE RAT. Fable CLXIV.

Vinkeles del. et sculp. 1778.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXII.

Le Chat et le Rat.

Quatre animaux divers, le Chat Grippe-fromage,
Triste oiseau le Hibou, Ronge-maille le Rat,
Dame Belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux & sauvage.
Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le Chat de grand matin
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet: il y tombe, en danger de mourir;
Et mon Chat de crier, & le Rat d'accourir,
L'un plein de désespoir, & l'autre plein de joie.
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre Chat dit: cher ami;
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit:
Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber: c'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singuliere
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.

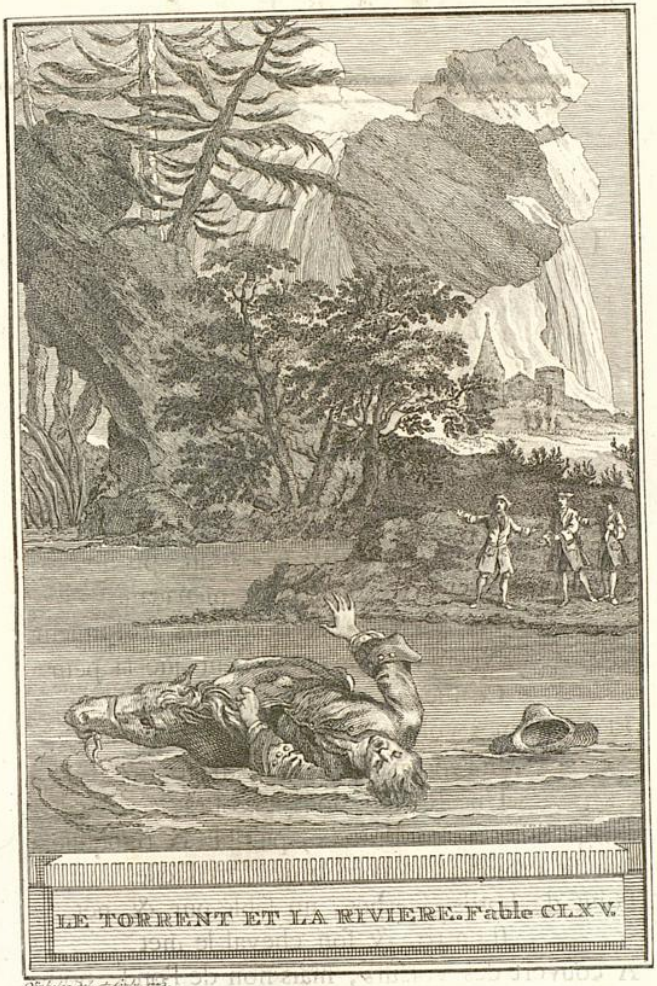
Je n'en ai point regret, & j'en rends grace aux dieux.
J'allois leur faire ma priere,
Comme tout dévot Chat en uſe les matins:
Ce rézeau me retient: ma vie eſt en tes mains:
Viens diſſoudre ces nœuds. Et quelle récompenſe
En aurai-je? reprit le Rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le Chat.
Diſpoſe de ma griffe, & ſois en aſſurance:
Envers & contre tous je te protégerai;
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette.
Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit: idiot!
Moi ton libérateur? Je ne ſuis pas ſi ſot.
Puis il s'en va vers ſa retraite.
La belette étoit près du trou.
Le Rat grimpe plus haut, il y voit le Hibou:
Dangers de toutes parts: le plus preſſant l'emporte.
Ronge-maille retourne au Chat, & fait en ſorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, & puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet inſtant:
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre Chat vit de loin
Son Rat qui ſe tenoit alerte & ſur ſes gardes.
Ah! mon frere, dit-il, viens m'embraſſer: ton ſoin
Me fait injure; tu regardes
Comme ennemi ton allié?
Penſes-tu que j'aye oublié

Qu' après Dieu je te dois la vie?
Et moi, reprit le Rat, penſes-tu que j' oublie
Ton naturel? Aucun traité
Peut-il forcer un Chat à la reconnoiſſance?
S' aſſure-t-on ſur l' alliance
Qu' a faite la néceſſité?

FABLE XXIII.

Le Torrent et la Riviere.

Avec grand bruit & grand fracas,
Un Torrent tomboit des montagnes.
Tout fuyoit devant lui: l'horreur suivoit ses pas;
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
Une barriere si puissante.
Un seul vit des voleurs; & se sentant presser,
Il mit entr'eux & lui cette onde menaçante.
Ce n'étoit que menace, & bruit sans profondeur:
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une Riviere dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible & tranquile,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile.
Point de bords escarpés, un sable pur & net.
Il entre, & son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire.
Tous deux au Styx allerent boire;



LE TORRENT ET LA RIVIERE. Fable CLXV.

Vinkeles, Sc. et fculp. 1773.

Landesbibliothek Oldenburg



Tous deux, à nager malheureux,
Allerent traverſer au ſéjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens ſans bruit ſont dangereux:
Il n'en eſt pas ainſi des autres.



FABLE XXIV.

L'EDUCATION.

Laridon & Céſar, freres dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits & hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantoient, l'un les forêts, & l'autre la cuiſine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom:
Mais la diverſe nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuſe nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon.
Son frere ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint ſanglier abattu,
Fut le premier Céſar que la gent chienne ait eu.
On eut ſoin d'empêcher qu'une indigne maîtreſſe
Ne fît en ſes enfans dégénérer ſon ſang.
Laridon négligé, témoignoit ſa tendreſſe
A l'objet le premier paſſant.
Il peupla tout de ſon engeance:
Tourne-broches par lui rendus communs en France,
Y font un corps à part, gens fuyans les hazards,
Peuple antipode des Céſars.



L'ÉDUCATION. Fable CLXVI.

Vaucher del. & sculp. 1778.



On ne ſuit pas toujours ſes ayeux ni ſon pere:
Le peu de ſoin, le temps, tout fait qu'on dégénére.
Faute de cultiver la nature & ſes dons,
O combien de Céſars deviendront Laridons!

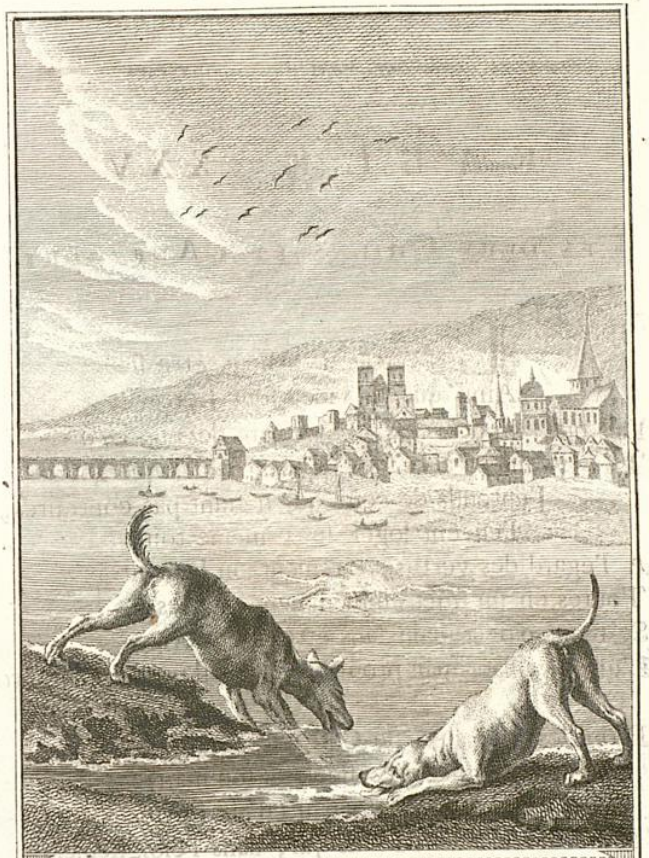


FABLE XXV.

Les deux Chiens et l'Ane mort.

Les vertus devroient être sœurs,
Ainsi que les vices sont freres:
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres;
J'entends de ceux qui n'étant pas contraires,
Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt: l'autre est prudent, mais froid.

Parmi les animaux, le Chien se pique d'être
Soigneux & fidele à son maître:
Mais il est sot, il est gourmand:
Témoin ces deux Mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un Ane mort qui flottoit sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens,
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.



LES DEUX CHIENS ET L'ÂNE MORT.
Fable CLXVII.

Vanloo del. et sculp. 1776.

Landesbibliothek Oldenburg

J'y crois voir quelque choſe : eſt-ce un bœuf, un cheval?
Hé qu'importe quel animal?
Dit l'un de ſes Mâtins : voilà toujours curée.
Le point eſt de l'avoir : car le trajet eſt grand ;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau : notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bien-tôt à ſec, & ce ſera
Proviſion pour la ſemaine.
Voilà mes Chiens à boire, ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie : ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'inſtant.

L'homme eſt ainſi bâti : quand un ſujet l'enflamme,
L'impoſſibilité diſparoît à ſon ame.
Combien fait-il de vœux? combien perd-il de pas?
S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire?
Si j'arrondiſſois mes états!
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats!
Si j'apprenois l'hébreu, les ſçiences, l'hiſtoire!
Tout cela c'eſt la mer à boire.
Mais rien à l'homme ne ſuffit :
Pour fournir aux projets que forme un ſeul eſprit,
Il faudroit quatre corps, encor loin d'y ſuffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient :
Quatre Mathuſalems bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un ſeul deſire.

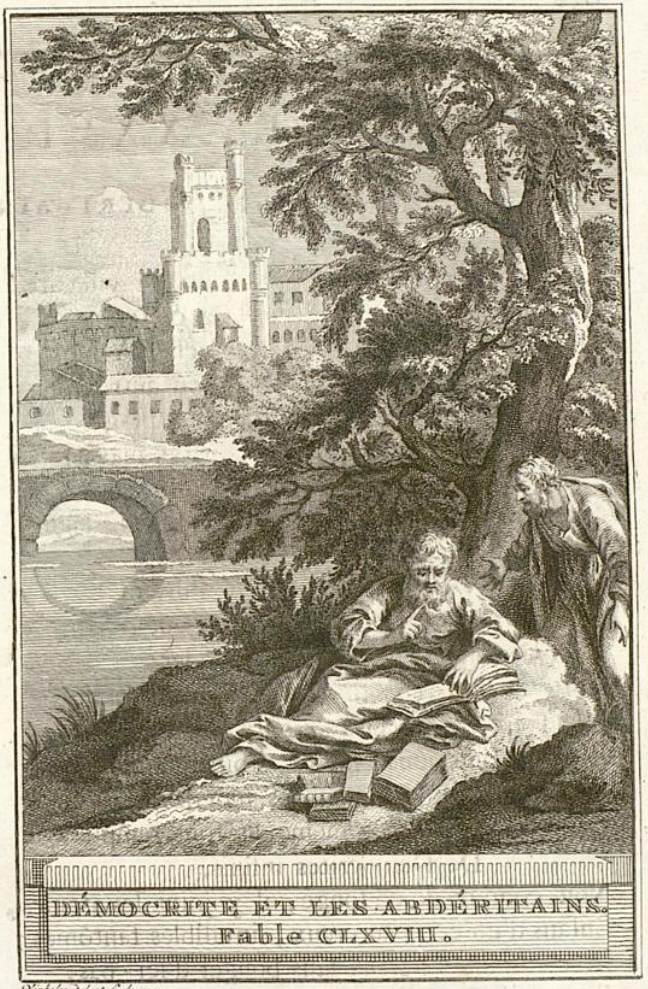
Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XXVI.

Democrite et les Abderitains.

Que j'ai toujours haï les penſers du vulgaire!
Qu'il me ſemble profane, injuſte & téméraire,
Mettant de faux milieux entre la choſe & lui,
Et meſurant par ſoi ce qu'il voit en autrui!
Le Maître d'Epicure en fit l'apprentiſſage.
Son pays le crut fou: petits eſprits! mais quoi?
Aucun n'eſt prohête chez ſoi.
Ces gens étoient les fous: Démocrite le ſage.
L'erreur alla ſi loin, qu'Abdere députa
Vers Hippocrate, & l'invita
Par lettres & par ambaſſade,
A venir rétablir la raiſon du malade.
Notre concitoyen, diſoient-ils en pleurant,
Perd l'eſprit: la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'eſtimerions plus s'il étoit ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite;
Peut-être même ils ſont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce ſonge, il y joint les atomes,
Enfans d'un cerveau creux, inviſibles fantômes;
Et meſurant les cieux ſans bouger d'ici-bas,
Il connoît l'univers, & ne ſe connoît pas.

Landesbibliothek Oldenburg



DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS.
Fable CLXVIII.

Vinkeles del. et sculp. 1773.

Landesbibliothek Oldenburg

Un temps fut qu'il ſçavoit accorder les débats:
Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel, ſa folie eſt extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens:
Cependant il partit: & voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le ſort cauſe; Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on diſoit n'avoir raiſon ni ſens,
Cherchoit dans l'homme & dans la bête,
Quel ſiége a la raiſon, ſoit le cœur, ſoit la tête.
Sous un ombrage épais, aſſis près d'un ruiſſeau,
Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupoient. Il avoit à ſes pieds maint volume,
Et ne vit preſque pas ſon ami s'avancer,
Attaché ſelon ſa coutume.
Leur compliment fut court, ainſi qu'on peut penſer:
Le ſage eſt ménager du temps & des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raiſonné ſur l'homme & ſur l'eſprit,
Ils tomberent ſur la morale.
Il n'eſt pas beſoin que j'étale
Tout ce que l'un & l'autre dit.

Le récit précédent ſuffit
Pour montrer que le peuple eſt juge récuſable.
En quel ſens eſt donc véritable
Ce que jai lu dans certain lieu,
Que ſa voix eſt la voix de Dieu?

FABLE XXVII.

Le Loup et le Chasseur.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des Dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme sourd à ma voix, comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais: c'est assez, jouissons?
Hâte-toi, mon ami: tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
Jouis. Je le ferai. Mais quand donc? Dès demain.
Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
Jouis dès aujourd'hui: redoute un sort semblable
A celui du Chasseur & du Loup de ma Fable.

Le premier, de son arc avoit mis bas un daim.
Un fan de biche passe, & le voilà soudain
Compagnon du défunt; tous deux gisent sur l'herbe.
La proie étoit honnête; un daim avec un fan!
Tout modeste chasseur en eût été content.
Cependant un sanglier, monstre énorme & superbe,



LE LOUP ET LE CHASSEUR. Fable CLXIX.

Vinkeles, del. et fecit 1778.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg

Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx: la parque & ſes ciſeaux
Avec peine y mordoient; la déeſſe infernale
Reprit à pluſieurs fois l'heure au monſtre fatale:
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit aſſez de biens; mais quoi? rien ne remplit
Les vaſtes appétits d'un faiſeur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à ſoi, l'archer
Voit le long d'un ſillon une perdrix marcher,
Surcroît chetif aux autres têtes.
De ſon arc toutefois il bande les reſſorts.
Le ſanglier rappellant les reſtes de ſa vie,
Vient à lui, le découd, meurt vengé ſur ſon corps;
Et la Perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adreſſe aux convoiteux.
L'avare aura pour lui le reſte de l'exemple.

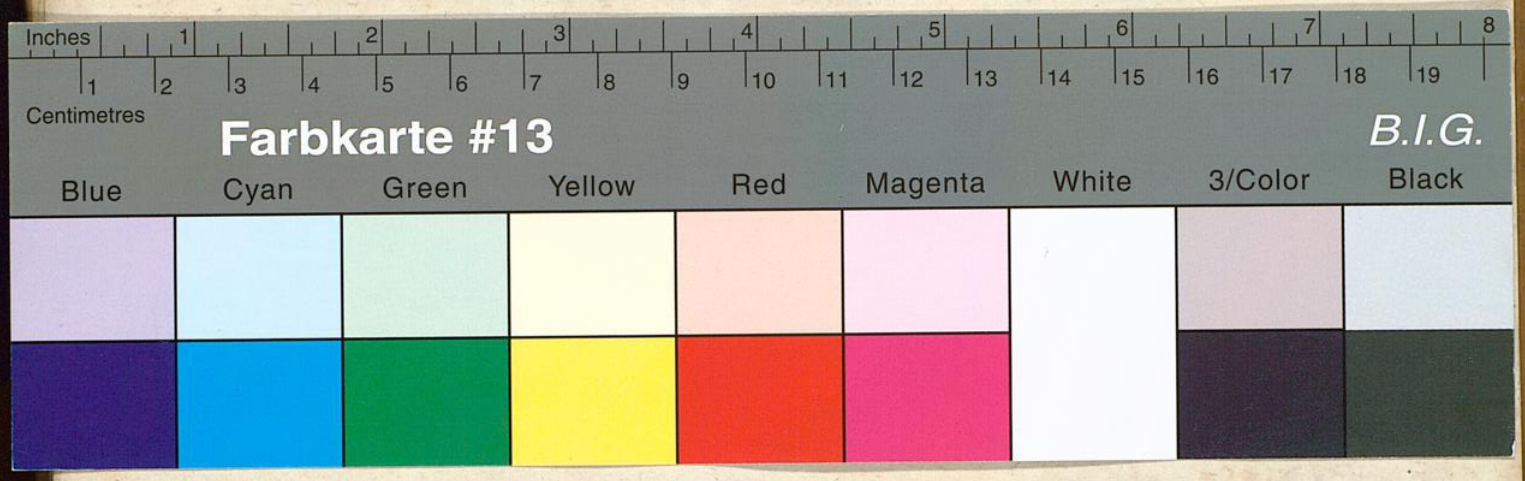
Un Loup vit en paſſant ce ſpectacle piteux.
O fortune! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus! que de biens! mais pourtant
Il faut les ménager; ces rencontres ſont rares.
(Ainſi s'excuſent les avares)
J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce ſont quatre ſemaines,
Si je ſçais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours; & mangeons cependant
La corde de cet arc: il faut que l'on l'ait faite

De vrai boyau; l'odeur me le témoigne aſſez.
En diſant ces mots, il ſe jette
Sur l'arc qui ſe détend, & fait de la ſajette
Un nouveau mort: mon Loup a les boyaux percés.

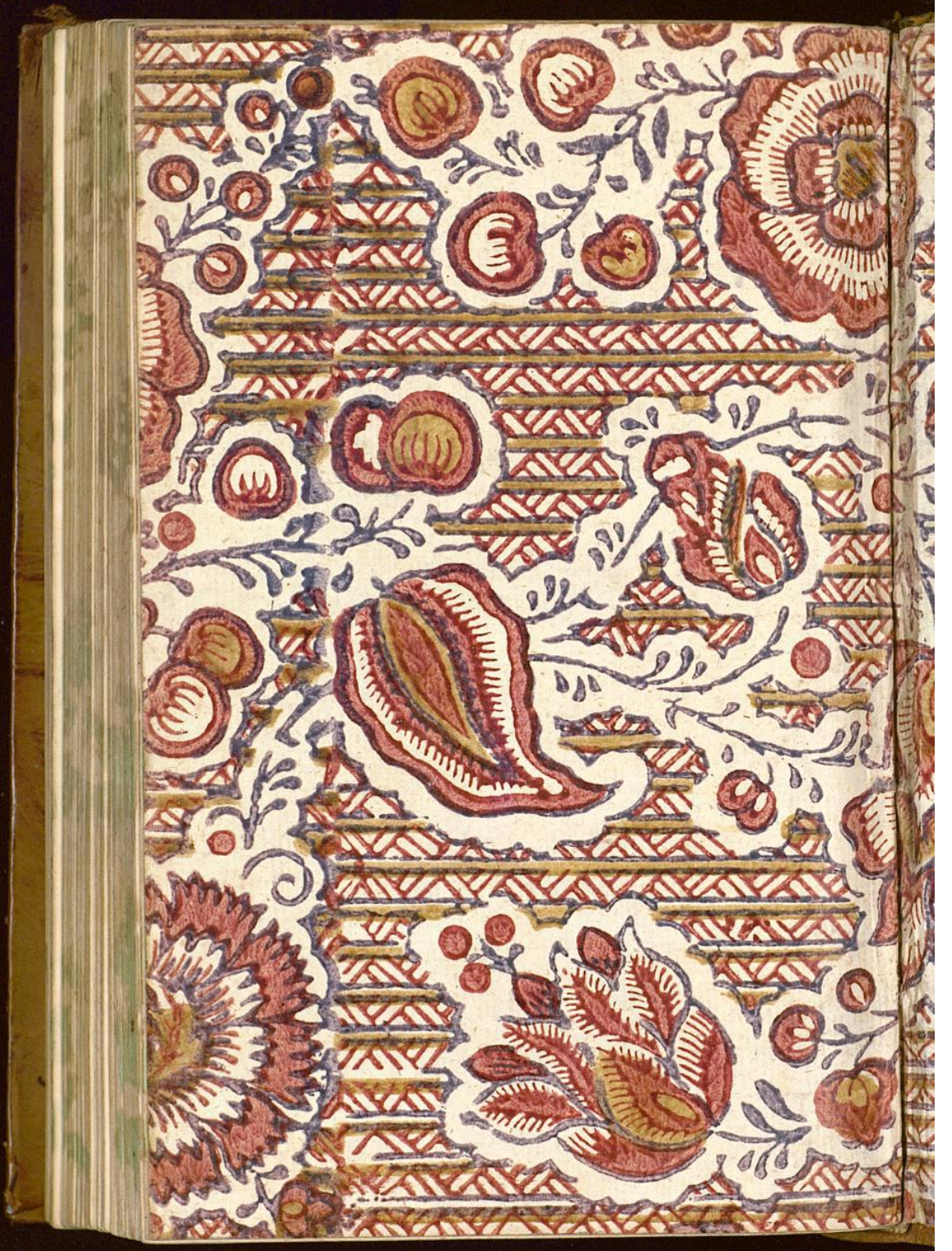
Je reviens à mon texte: il faut que l'on jouiſſe,
Témoin ces deux gloutons punis d'un ſort commun.
La convoitiſe perdit l'un,
L'autre périt par l'avarice.

Fin du huitieme Livre.





Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg


Landesbibliothek Oldenburg